Promotion Carpe Diem 2012-2013

Dominance et Hiérarchie en question

Chiens et humains

Valérie Teppe
2013

Sous la direction d'Alain Weiss.

EAPAC, 8 chemin des sœurs, 31700 Blagnac, Tél. :05.62.19.16.92
Sarl DOGS :Siret :411 748 949 00027 / N° d'agrément 73 310460931

« La formation EAPAC n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans ce devoir :ces opinions doivent être considérées comme propre à leur auteur »

Remerciements :

A Frédéric qui me supporte (dans les deux sens du terme) tous les jours avec mes histoires de chiens.

A mes parents qui me soutiennent dans mon projet.

A mes formateurs de l'EAPAC : Joëlle Caverivière, Alain Weiss, Alix Reynaud, Anthony Paul
A Céline Pierchon
A mes fantastiques amis de la promotion Carpe Diem.

A Françoise Martin pour sa relecture bienveillante et éclairée
A Laurence Schlick ma grande amie
A Sylvie Blavignac pour nos apéros philosophiques et pour son aide
A Jacinthe Bouchard pour une conversation, un soir d'été dans le sud
A Isabelle Buol pour m'avoir aidée dans une nouvelle voie 'positive' il y a presque 10 ans
A Silvia Trkman et Susan Garrett pour ce qu'elles apportent au monde du chien sportif

A Plune, Adagio, Doucette et Lala, mes chiens.

A Joram, Nectar, Obelle et Rennie les beaucerons qui ont accompagné mon enfance.

A Capsule.

Table des matières

Introduction

I-Définitions

II- Hiérarchie et dominance intraspécifique
1. Organisation sociale chez le loup
2. Du loup au chien : la domestication
3. Le chien est-il un loup? Différence physiologiques et comportementales
4. Les chiens féraux
5. Organisation sociale du chien familier

III – Hiérarchie et dominance interspécifique
1. Une hiérarchie interspécifique peut elle exister ?
2. Un modèle humain
3. Le groupe social
4. Lupomorphisme et babymorphisme
5. Les idées reçues
6. Reviser les croyances
7. Les dérives liées aux méthodes
8. Le chien retrouvé

Conclusion

Introduction

« Mon chien est dominant ». Quelle phrase devenue banale de nos jours. Tellement commune que la question ne se pose plus sur sa réelle signification. Cette lecture du chien, souvent « à problèmes » plus une vision de l'apprentissage fondée sur la hiérarchie plutôt que la coopération inonde les médias et le monde du chien depuis des dizaines d'années.
A l'opposé de cette vision, un courant nouveau prend de l'ampleur. Celui-ci nie toute relation de dominance et de hiérarchie. Il nous a semblé intéressant de faire un état des lieux sur cette question épineuse qui divise les spécialistes et les passionnés du « meilleur ami de l'homme».
La dominance est pourtant un concept de réalité dans l'étude du comportement et dans l'éthologie. Nous avons trouvé des définitions qui semblent satisfaire cette réalité. Partant de cette base, nous sommes remontés à l'origine de la généralisation du concept aux chiens : les loups. Comment fonctionne une meute de loups ? Avons nous vraiment les bons éléments concernant leur organisation sociale ?
Est ce que le chien est resté un loup ? Ou faut il maintenant le considérer comme une espèce à part entière au vu de son évolution ? Quelles différences pouvons nous constater entre ces deux animaux ? La domestication a-t-elle conservé cette « hiérarchie » lupine ? Quelle peut être l'organisation sociale du chien ?
Si une hiérarchie interspécifique existe, quelle est la part anthropomorphique de ce modèle ?
Est-il utile d'appliquer un modèle hiérarchique à une 'famille-meute'? Quel est le modèle présenté, quels sont les conseils pratiques pour établir un modèle « hiérarchique » au sein de la famille ? L'homme a-t-il besoin de dominer son chien ? Quelles sont les incohérences au niveau éthologique et même logique? Quelles peuvent être les conséquences fâcheuses de certains conseils mis en application ?
Nous considérons les chiens comme des amis et des membres de la famille. Mais la croyance populaire dit de les traiter comme des loups. Cette incohérence, entre affection démesurée et violence ressentie par le chien, fait des chiens actuels des animaux souvent perdus.
Nous allons essayer de redéfinir une vision du chien plus large, plus complète qu'une simple vision hiérarchique. Pourquoi un chien agresse-t-il si ce n'est pas une question de dominance ? Et comment fonctionne un chien entre gestion des ressources, tempérament et apprentissage.

I. Définitions

Nous ne pouvons aborder le phénomène de dominance sans parler de la socialité chez certaines espèces dont le loup et le chien font partie. « un animal est appelé social quand il s'efforce d'être au voisinage de membres connus de son espèce quand il effectue quelques unes, ou l'ensemble, de ses activités instinctives » (Tinbergen, 1951).
Dans un groupe une relation sociale est la somme des interactions au sein d'une dyade (deux individus). Ces relations peuvent être soit positives soit négatives. « Si la composante positive domine la relation sera de nature amicale, si la composante négative domine, la relation, si elle est stable, sera de type « dominance/subordination » qui conduit à la mise à distance des deux protagonistes et à l'évitement. (Deputte, 1983)

Il est important de définir le plus précisément possible les termes de dominance et hiérarchie.

Dominance

Il est habituel de penser que le terme dominant désigne celui qui commande tous les autres. Selon la définition du Petit Larousse : "Supériorité d'un animal sur ses congénères, établie à l'issue de relations agressives et se manifestant par la priorité alimentaire et sexuelle.. Concernant l'étude du comportement animal le terme dominance désigne une relation sociale entre deux animaux, se disputant une ressource limitée, avec un gagnant et un perdant."

La première étude à ce sujet chez les vertébrés fut faite sur un groupe de poules. Thorleif Schjelderup-Ebbe en 1921 a étudié leur fonctionnement et a déterminé les individus prioritaires sur la nourriture « rank pecking order » (ordre de picorage). Il a mis en évidence l'existente d'une hiérarchie chez les poules. Ce "pack order" a ensuite été appelé "dominance". La plupart des définitions citées ci-dessous découlent de cette première observation chez ces animaux.

Irwin Bernstein, qui a étudié les primates, la définit plus précisément : « La notion de dominance est utilisée dans les sciences comportementales et biologiques pour décrire les résultats dans une variété d'interactions de compétitions. Dans des groupes l'historique des rencontres agonistiques entre les individus modifie le cours des futures rencontres agonistiques « such that the existence of a certain type of relationship can be inferred. » de telle sorte que l'existence d'un certain type de relation peut en être déduite. » (Bernstein, 1981)

James O'Heare en parle comme « un mécanisme de résolution de conflit qui régule des agressions manifestes. C'est un modèle observé dans les relations sociales qui semble autoriser les membres de cette société à exercer influence et contrôle sur les autres dans des rencontres de compétition pour des ressources limitées, en minimisant les risques associés avec l'agression ». (O Heare p.49)

Roger Abrantès la définit ainsi : « Un comportement dominant est un comportement quantitatif et quantifiable affiché par un individu avec la fonction d'acquérir et de maintenir un accès temporaire à une ressource particulière, lors d'une occasion particulière contre un adversaire particulier sans qu'il y ait blessure de part et d'autre ». (Abrantes 2011)

Cette définition donnée par Carlos Drews est très complète : "la dominance est une constante du schéma des interactions agonistiques entre deux individus, caractérisé par une issue constante en faveur du même membre de la dyade et une réponse par défaut de capitulation de l'adversaire plutôt qu'une intensification. Le statut du gagnant permanent est dominant et celui du perdant subordonné. Le statut de dominance se réfère aux dyades alors qu'un rang de dominance, haut ou bas, se réfère à la position dans une hiérarchie et, ainsi, dépend de la composition du groupe. La dominance est une mesure relative et non pas une propriété absolue des individus". (Drews, 1993)

Un comportement dominant est donc induit par un conflit pour l'accession à une ressource. Il est fluctuant en fonction des contextes et des ressources, et indépendant d'un rang particulier. Ce n'est pas un rang qui fait la motivation pour une ressource mais l'individu lui-même. Cette relation dyadique est le plus souvent non-violente, pour préserver l'intégrité des individus et du groupe.

Lorsque l'issue de la rencontre est toujours à l'avantage d'un des protagonistes lors de plusieurs rencontres alors il sera dit "dominant" et l'autre "soumis". "la soumission est une réponse active à une action agressive menée par un autre individu (Harby, 1976) dans laquelle l'abandon ou la capitulation sont affichés par le perdant. Un comportement soumis se réfère à une seule compétition. La subordination étant le fait de perdre constamment dans certaines rencontres conflictuelles. (Drews)

Hiérarchie

Si ces relations de dominance/subordination sont stables et prédictibles alors s'instaure une hiérarchie de dominance. Une hiérarchie de dominance est la résultante d'un dénouement sytématique asymétrique lors de compétitions entre les dyades dans un groupe social.

Si dans plusieurs relations dyadiques : A domine B et B domine C, et A domine C alors se met en place une hiérarchie transitive et linéaire, conséquence relativement rare car des facteurs plus complexes entrent en jeu. C peut

dominer A sur une certaine ressource et non sur une autre. La plupart du temps existent plutôt des hiérarchies temporaires, mouvantes selon les contextes, les individus, les ressources.

Cependant il faut faire la distinction entre un « statut » de dominant et un « rang » dans une hiérarchie. Un statut est relatif à une dyade (paire de deux individus) , alors qu'un rang est assigné après étude de tous les statuts de dominance/subordination au sein de toutes les dyades possibles d'un groupe donné. (Drews) Cependant une organisation sociale n'est pas faite que de relations dominant-subordonné. Il est illusoire d'en déterminer le fonctionnement à la simple explication d'une hiérarchie de dominance.

Les relations dyadiques dominant-subordonné et la hiérarchie de dominance ne sont pas toujours reliées, les premières n'impliquant pas nécessairement l'existence de la seconde. (Silk 1999) étant donné la complexité des interactions, des modes de communication et l'influence du milieu sur un groupe d'animaux.

La hiérarchie sociale est donc difficile à définir car elle diffère d'une espèce à l'autre. Ce que nous pouvons en retenir est un but : une organisation sociale est indispensable à la survie d'un groupe intraspécifique et au bon fonctionnement de celui-ci, en évitant le plus possible les conflits. Cette organisation permet de gérer l'accès aux ressources, la chasse, le territoire, la défense contre les prédateurs, et la reproduction. Les relations dominance/subordination en sont une composante mais ne sont pas dépendantes d'une hiérarchie sociale (Hinde 1978) L'organisation sociale d'un groupe est surtout faite de coopération et est dépendante du milieu (Udell et al, 2010)

II. Dominance et Hiérarchie intraspécifique

1 - Organisation sociale chez le loup

Il est entré dans l'inconscient collectif que l'organisation sociale d'un meute de loups se compose d'un couple alpha, suivi par les subordonnés, dans des groupes composés de nombreux individus. Il est largement admis que le couple alpha est despotique. On pense aussi que le pouvoir se gagne lors de batailles terribles, dans lequel le vainqueur devient le mâle dominant, harcelant en permanence les subordonnés pour garder son statut, choisit sa femelle et sera le seul à pouvoir avoir une descendance, conférant au statut d'alpha une valeur génétique. L'organisation sociale du loup est vue très souvent exclusivement selon une hiérarchie de dominance. Le loup est réputé agressif et querelleur.

Communication

Intéressons nous d'abord aux postures de communication qui véhiculent largement cette idée. Plus la posture sera haute, plus le message équivaut à de la dominance, plus elle est basse, plus le loup montre sa soumission. Mais des erreurs d'interprétations peuvent être faites, à l'instar de ces postures où le dominant n'est pas celui qu'on croit.

La plupart du temps les rencontres agonistiques sont ritualisées, avec un niveau d'agressivité très bas comprenant des morsures inhibées au dessus des épaules (Neault p.290) Le rituel est un enchaînement de comportements codifiés qui permet une communication sans ambiguïté régulant les interactions.

Lors d'une soumission active, le subordonné s'aplatit, la tête basse, la queue entre les pattes, les lèvres étirées et les oreilles couchées. Il lèche et mordille le 'leader'. Plusieurs individus peuvent manifester une soumission active vis à vis du dominant. La soumission passive est encore plus poussée : le loup se couche et montre ses parties génitales.

L'observation de ces modes de communication se heurte à nos limites humaines. Est ce que nous envisageons réellement tout ce qui peut se passer entre deux ou plusieurs individus. Il est évident que d'infimes signaux, la fugacité de certaines postures, nous échappent, et certaines corrélations sont encore mystérieuses pour les chercheurs. Certains parleront de dominance/subordination, d'autres d'assurance/déférence. Quelle est la dominance motivationnelle de telles postures chez le loup ? Notre nature humaine se heurte à la nature animale, en interprétant ce qu'elle veut en fonction du concept qui l'intéresse. Depuis de nombreuses années nous ne voyons en le loup que cette dimension hiérarchique. Ainsi la soumission active est-elle vraiment un acte de soumission ou plutôt un comportement dérivé de la demande de nourriture du louveteau à sa mère ? La soumission passive vient peut-être de l'activité de léchage des petits par les adultes. Comment pouvons nous vraiment interpréter un comportement sachant que la dimension émotionnelle, la motivation et le contexte sont fondamentaux, les deux premières dimensions étant encore mal connues si ce n'est inatteignables par les obervateurs ?

Ainsi, sur la base d'observations de ces comportements de communication tels que soumission active, l'organisation sociale du loup est vue exclusivement comme une hiérarchie linéaire de dominance. Or de nombreuses études démontrent que le monde du loup est beaucoup plus complexe.

Etudes

Zimen a étudié une meute de loups captifs. Selon les critères de fréquence de soumission active il en a déduit qu'il existait deux ordres, un chez les mâles et un chez les femelles. Viennent ensuite les individus alpha, les subordonnés puis les juvéniles. S'ajoute le bouc émissaire, qui dans la nature se serait sans

doute extrait de cet environnement. La hiérarchie est la plupart du temps influencée par l'âge des individus. Les plus âgés sont plus hauts.

Moran a étudié plusieurs meutes sur la base des comportements agonistiques. Il en a conclu qu'il existait un ordre social au sommet et à la base mais qu'entre les deux la hiérarchie était très floue. Les interactions sont trop complexes, l'impact de l'environnement trop important pour pouvoir en déduire un modèle précis de hiérarchie.

Fox a étudié également plusieurs meutes de loups. Il a choisi l'angle de la compétition alimentaire.
Fox a observé que les comportements de soumission induisaient ceux de dominance chez l'individu de plus haut rang, et non l'inverse. Les comportements de dominance varient selon le contexte et la motivation. Des subordonnés peuvent adopter des postures hautes s'ils ont de la nourriture par exemple. Dans un des groupes la femelle alpha était dominante sur deux autres mâles en présence du male alpha. En son absence elle était subordonnée aux deux mâles. Les relations dyadiques sont influencées par les autres individus, et implique la présence de coalitions.

Lockwood a étudié 7 meutes de loups captifs sur une période de 3 ans. Dans les comportements observés, les relations agonistiques ne semblaient pas dépendantes du statut social. Pour lui le rang social n'est pas le produit de compétitions dyadiques. Les loups alpha justement n'ont pas besoin de rentrer en compétition. Comme Fox il a observé que les comportements de dominance étaient provoqués par les subordonnés plutôt qu'exprimés spontanément.

Ces chercheurs ont surtout démontré que la nature, la direction et la fréquence des attaques n'étaient pas reliées au statut de dominant. Le rang ne peut être déterminé à partir du nombre d'attaques dont l'individu peut faire l'objet ou dont il peut être l'auteur. (Neault p.325) Finalement on est loin de la définition de Hebbe, dans laquelle la hiérarchie de dominance était le résultat du nombre de coups de becs émis ou reçus selon les individus.

Les relations de dominance sont contextuelles, des subordonnés peuvent avoir un accès prioritaire à la nourriture par exemple, si on la change du lieu habituel de nourrissage, sans toutefois perturber l'organisation originelle de la meute. La compétition pour une femelle peut également tourner au désavantage du mâle alpha, certaines affinités entrant aussi en jeu.

Toutes ces études sur différentes meutes de loups montrent que le concept de hiérarchie est très flou. Elles ne peuvent pas définir un système unique à l'espèce. Chaque meute est différente et son organisation est établie selon son vécu propre et la personnalité de chaque individu. Cette organisation est trop complexe pour en être vue seulement comme une hiérarchie de dominance. Ce concept est une vue très humaine. Les loups s'expriment par des ritualisations pacifiques, par des semblants de compétition qui tournent souvent en jeux, font des alliances. Leur nature très sociale montre la complexité et la difficulté

d'analyser justement la multitude d'interactions qui remplissent leur vie. Chaque individu a son tempérament. Celui ci est important pour sa vie future en relation avec ses congénères.

David Mech, l'un des grands spécialistes à avoir étudié les loups en liberté, est même revenu sur cette appellation de couple alpha. Il préfére parler de « parents » qui gèrent leur famille, éduquent les petits jusqu'à ce qu'ils quittent le giron familial, devenant des loups solitaires avant de rencontrer un autre loup pour fonder une nouvelle unité familiale. La structure sociale est de type monogame, et quinze pour cent environ de la population de loups mondiale est composée de loups solitaires. (Mech 1999)

Il a été souvent dit qu'une portée de louveteaux comporterait déjà un loup alpha, qui serait le seul à pouvoir se reproduire une fois adulte. Se basant sur de telles affirmations, la dominance serait donc innée ou acquise prématurément. Un loup nait « chef de meute » ou pas, certains patrimoines génétiques étant donc voués à être perdus.
Mais le gène de la dominance n'existe pas. Chaque loup est potentiellement habile à devenir le leader d'une meute lorsqu'il rencontre un autre loup solitaire ou « débauche » un loup non-reproducteur d'une autre meute. Tous les loups ont le potentiel de se reproduire, sans rapport avec un quelconque statut social.

La vie sociale des loups est en vérité très pacifique. Les géniteurs font profiter de leur âge, de leur force physique, et de leur expérience aux plus jeunes.
La communication est faite en partie de comportements typiques de dominance et de soumission, le plus souvent de soumission active. Celle-ci serait dérivée d'une demande de régurgitation de la part des petits. Le comportement subsistant, comment ne pas le relier à un statut parent/enfant plutôt qu'à dominant-subordonné ?

Contrairement à d'autres idées reçues, Mech a observé que si la proie est d'une grande taille, tous les loups mangent en même temps. S'il n'y en a pas assez pour tout le monde, alors les parents privilégient les louveteaux avant les plus âgés. La mère est prioritaire lorsqu'elle est dans la tanière avec sa portée. Le loup mâle apporte la nourriture de la chasse, avant de se nourrir lui-même. La mère peut voler la proie sans que le mâle ne conteste.

Encore une fois la survie de la meute est le premier but. La vie n'est pas une bataille pour assurer la pérennité d'un statut. D'ailleurs « les disputes de dominance avec les autres loups sont rares, si elles existent vraiment. Durant les 13 étés pendant lesquels j'ai observé la meute de Ellesmere Island, je n'en ai vu aucune » (Mech, 2000) Il n'a pu dissocier les postures de soumission active d'une demande de nourriture, corroborant ainsi le fait que cette attitude est purement pacifique et pourrait être éloignée d'une quelconque interprétation liée à la dominance.

Il peut y avoir des tensions sociales lors des périodes de reproduction. Les

loups en âge de se reproduire quittent la meute pour en fonder une autre, évitant des conflits qui pourraient mettre à mal l'existence de la famille.

Une question de regard

Les études sur le loup sont encore trop focalisées sur les comportements agonistiques, constat que l'on retrouve dans l'approche du chien. La vision du loup féroce se battant pour 'régner' est très ancrée dans les esprits, même rapportée à l'homme «l'homme est un loup pour l'homme» lorsqu'on parle des batailles de pouvoir. Les études de Mech sont précieuses car elles s'intéressent aux loups en liberté, et non à des meutes captives composées d'éléments rapportés. Leur histoire individuelle étant indépendante de l'essence même de la meute elle brouille ainsi la vraie «vision» du loup.

L'organisation sociale du loup est vue comme une hiérarchie linéaire de dominance, mais ne serait il pas justifié de parler plutôt de hiérarchie de subordination, tant les comportement d'apaisement sont prépondérants. Cette ritualisation permet de préserver une paix sociale essentielle à la cohésion du groupe.

Une stabilité sociale est fondamentale. Se rajoute une dimension émotionnelle inhérente à ces relations. Les comportements des loups sont également affectueux. Le désir pour un statut plus haut serait contrecarré par le besoin de maintenir des liens affectifs étroits, ceux ci apparaissant à la puberté lorsque les jeunes sont intégrés plus étroitement à la famille. (Miklosi p.85)

La limite d'étudier les loups captifs

Les loups observés en captivité présentent un plus haut niveau d'interactions agonistiques, caractérisé par des agressions fréquentes, du harcèlement, et la volonté de gagner un plus haut rang dans la hiérarchie. N'étant pas dans leur milieu naturel, les plus jeunes ne peuvent quitter la famille pour en fonder une autre. Supervisés et nourris par l'homme, leurs besoins ne sont pas comblés, et sont à l'origine d'une tension sociale permanente. Les femelles ont même un fonctionnement hormonal différent, les louves peuvent arriver à maturité dans l'année. En liberté elles peuvent se reproduire dans la seconde ou troisième année. Le nombre de portées sont également soumises à l'abondance ou pas de nourriture. Enfermées, il s'est avéré que parfois les louves tuent leurs petits (Packard, 2003). La captivité induit donc un fonctionnement social différent, perturbé. Tous ces comportements exacerbés dans l'agression montrent une image négative et fausse de la véritable socialité du loup.

Un animal pacifique

Rejoignant Mech, Schenkel a plutot décrit l'organisation sociale des loups en liberté comme une polarisation entre individus selon leurs âges, leurs affinités, le stade reproductif. (Neault p. 340) Les relations de dominance existent et

représentent une partie de la communication entre les membres du groupe. Ces relations sont plutôt des ritualisations pour désamorcer les conflits, et entretenir certaines mises à l'écart. Celles ci, dans le milieu naturel conduisent le plus souvent au départ du loup incriminé plutôt qu'à une bataille sanglante pour l'exclure du groupe.

Plusieurs études ont montré que ce n'était pas nécessairement les dominants qui initiaient la chasse. Elle est une activité de coopération où les compétences des uns et des autres sont prioritaires dans un but commun. (loup ou louve plus rapide, plus douée en prospection etc...)

La hiérarchie est donc tributaire du milieu, et non établie par une motivation intrinsèque. Elle est surtout liée au couple reproducteur, à l'âge et au sexe des autres membres du groupe. Elle est contextuelle, plutôt que rigide. La finalité du groupe est sa cohésion et sa survie. Les ritualisations de certains comportements qualifiés de dominants et soumis servent à maintenir la paix, à exprimer des affinités ou des mésententes plutôt qu'à initier des conflits.
On est loin de la vision belliqueuse du loup dans son propre groupe, avec des batailles incessantes pour voler le statut d'alpha.
C'est pourtant celle ci qui est à l'origine d'une approche erronée du chien familier.
Une question doit alors se poser : le chien est il un loup ?

2. La domestication.

La socialité du loup, son aptitude à vivre en association pour sa survie est aussi une compétence qui lui a été précieuse pour intégrer la vie des hommes.

Le chien est le premier animal à avoir été domestiqué. La domestication est « un processus par lequel une population d'animaux s'adapte à l'homme et à l'environnement captif par des mutations génétiques » (Price, 1984). Il faut distinguer cette notion de celle d'apprivoisement concernant les animaux sauvages et qui le restent. Le plus ancien chien domestique retrouvé sous la forme d'un crâne dans la grotte de Goyet (Belgique), daté de -31700 années. Mais l'origine précise du chien reste mystérieuse, même s'il est admis grâce aux analyses ADN que le chien descend du loup (Canis Lupus).

Le processus exact de domestication n'est pas clairement connu. Plusieurs hypothèses existent. L'une des plus plausibles est celle de Raymond et Laura Coppinger. (in Dogs) Selon eux ce n'est pas l'homme qui a domestiqué le loup mais le loup qui s'est attaché à l'homme. Lorsque les humains sont devenus sédentaires à l'époque du néolithique (-10.000), ils ont commencé à laisser des déchets en périphérie de leurs campements. Les loups qui avaient la distance de fuite la moins grande (distance à laquelle l'animal fuit un stimulus qui lui fait peur) ont pu s'alimenter des excréments et des restes de repas humains. Le loup qui vient se nourrir dans la décharge et qui fuit à la moindre

approche humaine dépensera plus d'énergie à fuir, alors que ceux qui s'adaptent à cette présence vont utiliser cette source d'énergie à faire des petits. Cette nouvelle niche écologique a donc permis aux moins farouches, aux moins nerveux, de se reproduire, et, par un processus de sélection naturelle, de changer le phénotype de ces loups pour en faire les premiers chiens.

L'expérience de Belyaev

En Russie Belyaev a fait reproduire des renards à fourrure dont le tempérament était le plus amical vis à vis des soigneurs, pour leur faciliter le travail. Au bout de quelques générations ceux ci venaient spontanément au contact de l'homme et ne ressemblaient déjà plus aux renards de départ.

Cette expérience rejoint la thèse des Coppinger sur une sélection naturelle et non artificielle. Une sélection naturelle est basée sur la reproduction et non la survie, sur des populations entières et non sur des individus. Du reste, il est quasiment impossible d'imaginer des humains de cette époque prélever des jeunes loups, les garder en captivité et les faire se reproduire. Les expériences de Wolfpark sur des loups en captivité ont démontré qu'après plusieurs générations, le loup restait un loup, sans aucune évolution dans sa socialisation envers les humains. (www.wolfpark.org)

D'autres études suggèrent que les hommes ont prélevé des louveteaux pour en faire des animaux de compagnie et des auxiliaires (les plus grands, les plus agressifs étaient sans doute mangés, impliquant ainsi un début de sélection). Une petite fraction de la population lupine aurait subi une mutation génétique qui leur aurait permis de se socialiser à la fois aux autres loups et aux humains. (Bradshaw)

L'homme a ensuite sélectionné le chien de façon artificielle, tout d'abord sur des bases comportementales, puis esthétiques pour en faire les races que nous connaissons aujourd'hui.

Le loup est devenu chien en une co-évolution avec l'homme, et ce dans le monde entier. Cette relation de commensalisme (association entre deux êtres vivant dont chacun retire un profit personnel) est essentielle à connaître dans un premier temps pour comprendre que le chien ne doit pas être traité comme un animal sauvage.

Les changements physiques (crâne plus petit par exemple) et comportementaux sont le résultat de cette association. Le chien et l'homme sont liés, non dans l'affrontement, mais dans l'intérêt de chacun.
Même si chiens et loups ont le même nombre de gènes, des mutations génétiques importantes au cours de l'évolution ont non seulement modifié le phénotype mais aussi la biologie du comportement. L'expérience de Belyaev a démontré que les deux sont indissociables.

Le chien n'est plus un loup. Nous allons faire un inventaire de leurs différences physiques et comportementales.

3. Différences entre chiens et loups

Le loup est l'ancêtre du chien. La domestication en a modifié de nombreux aspects, qu'ils soient physiques et comportementaux.

Le chien a un crâne en moyenne 30% moins volumineux que le loup. Cette diminution de taille est un phénomène inhérent à toutes les espèces domestiquées. Elles perdent en acuité des sens, car un nouveau confort nécessite moins de réactivité devant le danger. La vue et l'ouïe sont moins développées chez le chien. Le cerveau étant l'organe qui nécessite le plus d'énergie, un nouveau régime alimentaire, moins calorique a été associé avec une diminution du crâne. Fouiller dans les déchets ne demande plus autant d'énergie cérébrale que la chasse en groupe. Les dents sont plus petites proportionnellement au crâne. La forme de la tête est également différente, en particulier le stop, plus important chez le chien. Le museau est moins long. Ainsi petites têtes petites dents étaient suffisantes pour se nourrir dans les décharges. (Coppinger p.61)

On ne verra jamais un loup avec des oreilles tombantes ou une queue en faucille (Miklosi p.90) Ceux ci n'ont pas d'ergots aux postérieurs contrairement à la plupart des chiens, cependant certains loups en possédant seraient la preuve d'hybridations antérieures avec des chiens. (Ciucci, 2003)

Les chiens ont trois gènes que les loups n'ont pas. Ceux ci permettent de digérer l'amidon. Cette mutation rejoint donc la théorie des chiens de village de Coppinger. Elle a permis d'utiliser efficacement des nouveaux nutriments accessibles et de favoriser l'évolution du loup au chien. (Axelsson, 2013)

Différences comportementales

L'éthogramme du loup (liste des comportements inhérents à une espèce) a pu être dressé, bien que des différences existent entre les individus. Le chien, lui, est moins prédictible (Miklosi p.90). Chaque individu chien pourrait avoir son propre éthogramme tant la sélection humaine et un environnement différent d'un individu à l'autre jouent sur le développement d'une personnalité.

Les chiens et les loups aboient. Mais le seuil est plus bas chez le chien. L'aboiement est devenu le moyen d'avertir et de communiquer avec l'humain.

La chienne a deux oestrus par an contrairement à la louve qui élève une seule portée par an. Les louves sont matures à 22 mois, 8 mois en moyenne chez les chiennes. Le mâle est fertile entre 8 et 15 mois. Le couple reproducteur est pérenne. Même si des affinités existent chez les chiens, il est possible de faire accoupler n'importe quels chiens, indépendamment de tout 'statut social' (s'il existe!) .

Les louveteaux sont élevés à la fois par la mère et par le père, si ce n'est par un oncle ou une tante. Le mâle reproducteur s'occupe des régurgitations, sollicitées par les petits. Le mâle lèche l'urine et les selles des louveteaux jusqu'à leurs 8 semaines. Il leur apprend également les codes sociaux, en attendant de les amener à la chasse. Le chien mâle, lui, présente peu d'intérêt pour sa progéniture. (Guillo p.202)

Le loup chasse la plupart du temps des grandes proies. Il établit des stratégies pour rabattre une proie sur des alliés. Même si un loup solitaire est également capable de tuer une grande proie, la meute est une puissante machine coopérative pour se nourrir. Le chien en général n'est pas capable de telles stratégies. Des chiens errants peuvent tuer du gibier ou des animaux de rente, mais ce n'est pas la condition pour se maintenir en vie ou faire survivre une meute. Une grande partie des chiens remis en liberté serait obligée d'avoir accès à une source de nourriture prodiguée par les humains pour rester en vie.

Patrons moteurs.

Les patrons moteurs sont définis par les biologistes comme des comportements motivés internes et innés (génétiques). (Coppinger p.217) Ceux ci sont activés ou pas par l'environnement, à certaines périodes de la vie. Le loup présente une séquence comportementale de prédation complète :

1. rechercher 2. fixer 3. pourchasser 4. saisir 5. tuer 6. disséquer 7. consommer.

40% des chiens présentent la séquence complète. Chez les autres 60% elle est incomplète. La première et dernière phase sont la plupart du temps absentes. L'explication est simple : le chien n'a pas besoin de chasser pour se nourrir ou nourrir une meute. La prédation est plutôt motivée par le jeu. La séquence est le plus souvent complète chez les chiens des groupes 5 et 10. (Fleurot, 1992)

Les chiens sélectionnés pour la chasse présentent des séquences comportementales et des facultés de coopération se rapprochant du loup, même si l'hypertrophie de certaines séquences amène les chiens courants à suivre une proie sur des dizaines de kilomètres. Le loup choisit la proie la plus faible pour dépenser le moins d'énergie au rapport de ce qu'il va y gagner pour lui et son groupe.

Il est intéressant d'observer que les tenants et aboutissants sont différents. Même si chiens et loups peuvent présenter des comportements similaires, leur but n'est pas le même. La domestication puis la sélection artificielle ont supprimé ou exacerbé certains patrons moteurs, participant à l'élaboration de races pour le travail, tels que le border collie ou les gardiens de troupeau, chers à Coppinger. Chez le Border Collie le Patron Moteur de prédation est activé pendant la phase de socialisation, et il présente une hypertrophie au niveau du regard (regarde fixement la proie). Celui des gardiens de troupeau

est absent pendant cette phase, et n'apparait pas dans ses jeux sociaux au sein de la portée. Le meilleur gardien de troupeau ne développera jamais de PM de prédation (Coppinger. p.116)

L'homme a ainsi reprogrammé les séquences comportementales pour son intérêt. Ces patrons moteurs motivés de façon interne peuvent être renforcés par l'apprentissage en coopération avec l'humain. La subsistance de comportements similaires, comme le marquage, l'enterrement d'une proie (un jouet pour un chien) ou le fait de se rouler dans une odeur ou autre, démontre qu'il reste une part de loup chez les chiens, mais une toute petite part. Car si l'on considère la relation loup/humain et chien/humain, un monde les sépare.

Chez le chien le patron moteur de la peur apparaît vers le 49° jour de vie, chez le loup autour du 19° jour. La fenêtre est ainsi beaucoup plus restreinte chez le loup pour être apprivoisé. (Coppinger p.107)

Le loup ne regarde pas les humains dans les yeux. Le chien interroge sans cesse son maître du regard. Il est même capable de suivre le regard de l'humain dans la même direction. (Miklosi p.179) Des expériences ont été menées chez des chiots et des louveteaux élevés de façon similaire, où ils devaient interroger l'humain du regard pour avoir de la nourriture. Même si les loups ont compris ce que l'on attendait d'eux, les chiens ont présenté beaucoup plus de compétences à demander de l'aide. Les loups ont tendance à résoudre physiquement les problèmes alors que les chiens utilisent leur capacité à être un partenaire social avec l'homme. Gácsi (2005) Miklósi (2003)

Nous rencontrons la même habileté dans la faculté qu'ont les chiens à suivre un « pointage du doigt » Pointons du doigt un objet et le chien va se diriger vers lui. Dans la vie courante cela semble si banal, mais révélateur de milliers d'années de communication entre l'homme et le chien. (Miklosi p.183) Les chiens adorent jouer avec les humains. Les chiens sont moins compétitifs et plus interactifs à jouer avec les humains qu'avec les chiens. (Miklosi p.191)

Les loups fuient l'homme, ils chassent leur propre nourriture, alors que les chiens regardent et attendent que les hommes leur donnent à manger. (Coppinger p.39) Les loups ne peuvent pas être dressés alors que des lions, des panthères oui. A-t-on déjà vu des loups dans des cirques ?

Ces éléments démontrent que le chien n'est plus un loup depuis longtemps. Même si 0,04% de gènes les séparent, cela suffit pour en faire deux espèces différentes. Or beaucoup affirment que le chien est une sous-espèce du loup, et qu'ainsi son comportement serait similaire en bien des points. L'appellation actuelle du chien familier : canis lupus familiaris corrobore cette thèse. Il n'en a pas toujours été ainsi. En 1730 Linnaeus, un botaniste et taxinomiste suédois, a donné des noms à toutes les plantes et animaux connus à cette époque. Le chien fut appelé Canis Familiaris, tout simplement. Le genre canis regroupe tous les animaux ayant 42 dents. En 1982, J .H. Honacki a changé le nom de Linnaeus en Canis Lupus Familiaris, suggérant fortement que chien et

loups sont des sous-espèces. (Coppinger p.282) Les partisans de cette thèse disent que ceux ci sont interféconds donc pas assez éloignés pour en faire deux espèces différentes. Mais alors que dire des lions et des tigres qui peuvent se reproduire entre eux? Quelle est la sous-espèce de l'autre ?

Loups et chiens se sont adaptés à différentes niches écologiques, le loup est devenu chien au contact des humains. « Même si les chiens ont été renommés comme une sous-espèce des loups cela n'en fait pas des loups » (Coppinger p.282) L'homme a 99% de gènes en commun avec le chimpanzé, cela n'en fait pas un singe.

4. Chiens féraux.

La féralisation est le retour à l'état sauvage d'un animal domestiqué. Les populations de chiens féraux existent dans certains endroits du globe, ceux ci vivant librement à proximité des humains mais sans contact direct avec eux. Ils ne sont pas sous contrôle comme nos chiens familiers. Les chercheurs se sont intéressés à eux pour tenter de déterminer comment la domestication a modifié une organisation sociale, hors influence de l'humain. Les chiens féraux n'ont pas été socialisés aux humains mais ils ont une génétique typique des chiens domestiques. S'ils sont recueillis pendant la phase de socialisation, ils deviennent des chiens domestiques. La Féralisation est l'opposé de la socialisation mais pas de la domestication (Miklosi p.86)

Le chien de village cher à Coppinger est présenté selon lui comme le premier chien. L'Ile de Pemba au large de la côte est-africaine est peuplée de chasseurs-cueilleurs et représente une « frontière entre le mésolithique et le néolithique » (Coppinger p.73) Les chiens qui peuplent cette île à proximité des humains vivent seuls ou en petits groupes de 3 maximum, souvent apparentés. Ils ne présentent pas de structure de meute. Contrairement au loup qui chasse de grandes proies et revient à la tanière pour régurgiter la viande aux jeunes, le chien est plutôt en situation de compétition lorsque la nourriture est rare. Le chien cherche seul de quoi se nourrir, et observe plus les humains qu'ils ne les fuit.

L'étude de Boitani sur des groupes de chiens féraux en Italie (Abruzzes) montre qu'ils ne forment pas de meutes, plutôt des agrégats de couples monogames, qui partagent un territoire. Il n'y a pas de coopération de chasse ni de soins des deux parents aux petits comme chez les loups. Il n'y a pas vraiment d'organisation sociale ni de relations proches entre les individus. Les chiens féraux ont une tendance à la solitude, comme si le lien avec l'humain tendait à diminuer la socialité aux autres chiens. (James O'Heare p.56) Contrairement aux loups, Boitani a constaté une grande mortalité dans les portées de chiots, car le père ne s'en occupe pas. Ce serait du au processus de domestication dans lequel les humains prenaient soin des chiots. (Boitani p.58)

Ces études sont intéressantes car les chiens féraux pourraient dans cet

environnement exprimer des comportements similaires aux loups. Certaines populations présentent des structures similaires à la meute, mais seulement sur certains points. (soit couple monogame, soit territorialité, certains chassant de grandes proies). Le système social de ces chiens libres est plutôt lâche et instable.

Encore une fois de nombreux facteurs entrent en jeu pour déterminer l'organisation sociale de ces groupes de canidés. La domestication a changé la nature du loup pour en faire un animal plus sensible à son environnement. Des chiens retournés à l'état sauvage, hors contrôle de l'humain ne sont pas redevenus des loups. Ils ne forment pas des meutes.

5. Organisation sociale du chien familier.

Qu'en est il chez le chien ? Comment s'organise un groupe de chiens ? quelles sont leurs interactions agonistiques et sont elles assez prédictibles pour en déduire une hiérarchie linéaire de dominance ?

Nous avons vu que le loup peut s'organiser en meute assez cohérente pour en assurer la survie. La coopération notamment dans la chasse est essentielle pour se nourrir et nourrir les petit. Les comportements agonistiques sont hautement ritualisés pour éviter toute escalade et permettre la paix dans le groupe.

Chez le chien, l'étude est plus compliquée. A quel niveau l'humain entre en jeu dans le monde du chien et dans ses propres relations à son espèce ? Comment la domestication, en modifiant le phénotype des loups, a-t-elle entrainé des lacunes dans la communication intra-spécifique et modifié les interactions agonistiques ?

Scott et Fuller ont observé un groupe de chiens âgés de 5 à 15 semaines autour d'un os disputé par deux individus. Ils ont mesuré le temps de possession de l'os pour en déduire quels étaient les dominants. Selon l'âge et les races les temps fluctuent. Les fox et basenji augmentent les relations de dominance en grandissant, alors qu'avec l'âge beagles et cockers deviennent indifférents à l'objet.
Ils ont ainsi démontré que chez les races les plus 'agressives' une hiérarchie était mise en évidence, alors que les plus paisibles n'en établissaient pas. Celle-ci, si elle existe, est donc liée à l'âge des chiens, au sexe, au contexte, et à la race.

Bradshaw a étudié les comportements de déplacement (le fait de pousser un congénère pour atteindre un but ou une ressource) dans un groupe de cavaliers king charles. Il a trouvé un individu 'alpha ' qui a la priorité sur tous les autres, et un 'oméga' qui à l'opposé laisse la place en permanence. Entre

les deux, pas de différences notoires. Bradshaw note que l'accès aux ressources s'effectue sans conflit.
Dans un groupe de bouledogues, les agressions sont plus fréquentes, et la priorité d'accès fluctue en fonction du type de ressource. Elle est également dépendante du statut de certaines femelles, les femelles reproductrices ayant l'avantage sur tous les autres. Elles doivent bénéficier des avantages liées à leur condition. Une hiérarchie de dominance ici ne se justifie pas.

Les caniches de Feddersen Petersen n'ont pas montré de hiérarchie stable, mais de nombreux conflits entre quelques individus au dessus du groupe. Pour elle il existe une hiérarchie chez les chiens que ceux-ci remettent en question constamment par des attaques.

Caroline Ferry-Wilczek a étudié une meute de six chiens (un mâle et 5 femelles) race de Saint Hubert, sur la base de 55 unités comportementales pendant une durée de deux mois. Elle constate que les comportements d'évitement et de soumission sont présents dans 87% des cas, qu'ils soient amicaux ou agressifs. En regroupant les comportement d'agresssion et d'évitement, il en ressort que seulement cinq dyades présentent une relation de dominance/subordination, avec seulement une qui est très marquée, alors que l'ensemble des relations est plutôt de nature amicale, sans combat allant jusqu'à la morsure.
Nous l'avons dit dans les définitions, une hiérarchie de dominance est établie si des relations de D/S sont transitives entre les individus. Or dans le groupe des Saint Hubert, une seule l'est et concerne trois chiens. L'organisation de ce groupe de Saint-Hubert est plutôt lâche et ne présente pas de hiérarchie de dominance.

Bradshaw (p.76 et 77) et ses étudiants ont étudié dans une fourrière du Wiltshire une vingtaine de chiens laissés pour compte, la plupart des mâles castrés, avec des comportements trop imprévisibles pour être admis dans des familles.
Ces chiens se dépensaient 8 heures par jour dans un vaste enclos, sans supervision de l'homme. Bradshaw a observé de nombreux comportements de compétition : grognements, aboiements les uns envers les autres, courses poursuites, pour une minorité d'entre eux. D'autres restaient à l'écart et les autres laissaient les plus 'énervés' faire leur vie. Certains chiens formaient des paires d'attachement, de manière imprévisible.
Ces observation ont mis en évidence qu'il n'y avait pas de formation d'une hiérarchie de dominance.

Ces scientifiques ont donc étudié, quantifié les relations dans des groupes de chiens suivant plusieurs angles. Selon Lehner (1996) «la méthode scientifique implique la formulation d'une hypothèse, la construction d'un outil méthodologique propre à tester cette hypothèse, le test proprement dit, par le biais d'observations quantifiées.» L'analyse des données obtenues permet de valider statistiquement l'hypothèse.
Dans ces nombreuses études, les protocoles ont été respectés mais les analyses ne peuvent valider l'existence d'une hiérarchie chez le chien.

Le fait que la hiérachie intraspécifique chez les chiens n'ait pas été prouvée, ne veut pas dire que ceux ci ne manifestent pas des relations de dominance/subordination ni ne présentent des comportements de compétition.
Cela ne veut pas dire non plus qu'elle n'existe pas. Si elle existe, elle est mouvante selon les contextes, les individus, les évènements. Est-il utile de s'attacher à ce concept pour définir les comportements de nos chiens ? Pourquoi ce modèle est il devenu si important dans nos relations avec les chiens ? Il est vrai que la création des races a altéré pour beaucoup les modes de communication (chiens aux nez écrasés, aux queues coupées, aux plis sur les yeux...) La domestication a brouillé les schémas propres à son espèce. Pour Frank, la domestication, en sélectionnant les animaux les moins « agressifs » a altéré les rituels agonistiques qui étaient présents chez les loups et indispensables à la cohésion du groupe. Ainsi le chien ne présenterait que des séquences indépendantes de ces comportements. comme nous l'avons vu pour les patrons moteurs. Ses facultés de communication et de ritualisation sont amoindries, ce qui en fait une espèce plus encline à l'affrontement que le loup lui-même.
Ajoutons à cette hypothèse le manque de socialisation intraspécifique induit par le mode de vie actuel que l'homme offre aux chiens et nous avons un début de compréhension sur les comportements d'agression si fréquents dans la société canine actuelle.

Paradoxalement l'homme est tenté de rétablir des hiérarchies intra- et inter-spécifiques et former une famille-meute avec son chien. Mais notre chien actuel a perdu la capacité de vivre en meute. La domestication a permis l'intégration du chien à la famille humaine au détriment de certaines parties de sa nature première. Oui nous avons un prédateur dans nos maisons. Mais devons nous le traiter encore comme tel ? C'est ce que nous allons tenter d'expliquer.

III. Dominance et hiérarchie interspécifique.

1. La hiérarchie interspécifique existe-t-elle ?

Est ce qu'une hiérarchie est possible entre individus de deux espèces ? Celle ci a pour but la survie du groupe social. Les moyens sont : l'accès à la reproduction, la recherche de nourriture, la défense du territoire.

Chez les animaux sauvages, des groupes d'espèces différentes peuvent partager une même niche écologique. Peut on dire que tous les individus forment une hiérarchie ? Non. Ils le peuvent dans leur propre groupe, leur propre espèce. Un sanglier ne peut pas devenir le chef d'une « meute » de chevreuils. Chacun a son propre fonctionnement, ses propres relations intraspécifiques, ses propres codes de communication, sa propre vision du

monde.

Pour pouvoir exister une hiérarchie doit être comprise. Les individus doivent avoir les mêmes codes de communication, et logiquement appartenir à la même espèce.

L'équation est un peu différente chez le chien car il est à la fois socialisé à sa propre espèce et à l'espèce humaine. Mais s'il a appris à lire sur notre visage ou à interpréter nos gestes, nous n'avons pas les mêmes codes pour communiquer.
Est il vraiment possible qu'un chien puisse se prendre pour un humain, ou considèrer les humains comme des chiens ? Ou plutôt : qu'il se prenne pour un loup et se conduise comme un loup dans une meute d'humains-loups-chiens ?... on s'y perd un peu à vrai dire ...

2. Un modèle humain

L'homme domine le chien. On ne peut le nier. L'homme décide quand le chien mange et ce qu'il mange. Il décide l'heure de la balade, à quel moment le chien doit rester seul ou cotoyer ses congénères. Il détermine quoi lui apprendre et comment travailler, s'il a un chien de travail, il décide avec quel individu il se reproduit ou pas, détermine l'espace et l'endroit dans lequel il vit, où et à quel moment le chien fait ses besoins.
L'homme a le droit de vie et de mort sur son animal. Il peut interrompre la vie du chien s'il le désire sans se justifier. Cela crée de facto une relation non égalitaire qui, par définition, si elle n'est pas égalitaire, est hiérarchisée.

Comment un chien peut il envisager de prendre le pouvoir sur l'homme alors que celui ci possède toutes les ressources, gère le « territoire », les déplacements, la reproduction et tout le reste ?
Le chien ne va pas chasser comme le loup pour se nourrir, il attend que l'homme veuille bien lui donner de la nourriture.

Comment est il possible que de nos jours l'on considère le chien comme un animal assoiffé de pouvoir et désirant en permanence renverser cette hiérarchie humaine dont il ne peut même pas avoir conscience ? Le chien vit dans le contexte et non dans le concept.
Par sa vie d'animal domestique le chien est de toute façon hiérarchisé (et non hiérarchique) malgré lui. Il est dans une relation aliénante à l'homme. Il est « un perpétuel suiveur dépendant » (Scott et Fuller cité par Deputte p.348)
L'homme vit dans une société hiérarchique. Que ce soit dans le travail, en politique, dans la famille, en religion.... Même si nous sommes en démocratie un chef d'état dirige le pays pendant cinq ans et le peuple est soumis aux lois. Nos sociétés occidentales fonctionnent dans une compétition permanente. C'est la loi du plus fort, d'autant plus que les ressources s'amenuisent.
L'homme a tendance à appliquer au monde animal sa propre vision du monde.

Ce modèle anthropocentriste cotoie un malaise social :
« L'homme reproduit avec le chien ce que la société fait avec lui : il se l'approprie, il le soumet, il le rend dépendant, il l'asservit. Ce faisant, l'homme sauve quelques étincelles de son pouvoir de vie. » (Dehasse p.393)

L'homme a tendance a prêter au chien des intentions humaines. Le chien fait partie de la famille et peut être traité comme un humain, même inconsciemment. Le chien est souvent un substitut affectif, un rempart à la solitude. Son maître peut le traiter comme un compagnon de vie, comme pourrait l'être un conjoint, un enfant, un ami.

On prête au chien des sentiments humains : il se venge, est jaloux, coupable, élabore des stratégies sur le long terme et veut prendre la place du papa dans la maison !

L'homme fait des choix, mène sa vie en fonction de ses buts, prendre ou pas des responsabilités par exemple. Même si le tempérament joue un grand rôle, l'homme peut mener sa vie. Pas le chien. La plupart des chiens n'ont aucune liberté ni indépendance. Il n'a le choix de pas grand chose. Il est totalement anthropomorphique de lui prêter une volonté d'ascension sociale, d'élaborer des 'obligations légales' et de s'y soumettre. Un chien a-t-il les capacités cognitives pour se représenter son propre statut en fonction des autres individus, et planifier des actions pour modifier sa position hiérarchique ? (welfare in dog training)

3. Le groupe social

Le chien est en soi singulier car il appartient à deux groupes sociaux. Celui de son espèce, et celui du genre humain. (Guillo p.188) La nature hautement sociale du loup lui a permis d'entrer au contact de l'homme, et d'avoir une grande adaptibilité à des changements de milieu. Le chiot est imprégné à sa propre espèce lors de son développement au contact de sa mère et de ses frères et sœurs. Même des chiens féraux sont capables de revenir vivre au contact proche de l'homme s'ils ont été socialisés à celui ci aux périodes sensibles.
La domestication confère au chien une double socialité : à la fois à sa propre espèce et aux humains. Des chercheurs ont découvert que les chiens étaient sensibles aux expressions faciales humaines. Leur regard se portait vers la gauche lorsqu'on leur présentaient une photo d'un visage avec une émotion négative ou neutre. Il n'y avait pas de déviance devant une émotion positive. (Racca 2012)

Bradshaw avance même que le chien actuel serait la conséquence d'une mutation génétique chez le loup. Celle ci lui aurait permis de se socialiser à la fois à sa propre espèce et à l'homme et aurait permis l'évolution vers le chien familier. (Bradshaw p.51)
Si on laisse le choix aux chiens, il semblerait qu'ils préfèrent la compagnie des humains à celle de leurs congénères (Miklosi p.165). Les chiens sont capables de demander assistance à leur maître pour résoudre un problème. Ils peuvent

prendre une décision ou une autre selon ce que leur référent exprime sur son visage. Les chiens sont sensibles et attentifs à l'état émotionnel de leur maître. Il peut décripter des signaux de communication, grâce à la domestication et des années de coévolution.
Certains même pensent que les chiens et les humains sont si proches qu'ils pourraient former une seule espèce et ainsi valider l'existence d'une hiérarchie. D'autres affirment que lorsque le chien est traité comme un humain il faut restaurer une hiérarchie qui est alors inexistante et engendre des problèmes graves.

Pour Deputte le terme de socialité ne peut être appliqué à un groupe de chiens et humains. Il peut seulement qualifier les interactions et les relations entre individus de ces groupes. Incorporer un individu d'une espèce sociale à une autre espèce sociale n'en fait pas nécessairement un nouveau groupe interspécifique social, tout simplement parce qu'il n'y a pas de descendance présentant 'des caractères propres à ce groupe '. (Deputte p.346)

Parlons de socialisation mais non de socialité. Une hiérarchie dans ce contexte n'a pas de sens. La famille-meute chère à beaucoup n'existe pas. Le chien est dans une relation commensale avec l'Homme.

La communication.

Le chien vit dans un monde d'odeurs. Ses capacités olfactives sont bien plus développées que les nôtres. Il communique énormément avec ses congénères sur ce mode. Lorsqu'il rencontre un autre chien il en récolte de nombreuses informations. Sommes nous capables de la même chose ? Nous sommes handicapés lorsque nous devons lire ce qu'expriment les chiens. Nous n'avons que la vision comme outil, si ce n'est l'intuition. Les chiens nous comprennent sans doute mieux que nous ne les comprenons, il doivent pouvoir évaluer sans problème nos états émotionnels grâce à nos phéromones, nos odeurs, nos gestes... alors que la réciproque est difficile. La relation est déjà inégalitaire, mais pas dans le sens que l'on croit.

L'homme pense qu'il peut reproduire des comportements canins pour communiquer à égalité avec son chien. Dès le départ il faudrait qu'il puisse effectuer tous les rituels qui emplissent les vies canines pour être un « bon chien » Or a-t-on déjà vu un humain renifler l'arrière train d'un chien en guise de salutation ?
Comment le chien ne peut il pas avoir la connaissance qu'il a affaire à une espèce différente ? Cela tombe sous le sens. L'humain ne fonctionne pas comme un chien, n'a pas le même type d'odeur, ne court pas aussi vite, n'a pas des reflexes aussi rapides. Certains chiens présentent des comportements d'agressions envers leurs congénères et sont très amicaux avec les humains. L'inverse est vrai. 'les chiens, même vivant en association étroite avec les humains, continuent à ne manifester que des comportements de canidés. » (Deputte, p.348)
D'où certaines incompréhension notoires lorsqu'il s'agit de méthodes

d'éducation, et l'usage des punitions. Lors des comportements d'agression – c'est souvent ce qui est en jeu lorsqu'on parle de chien dominant – le chien a exprimé tout son répertoire pour apaiser la situation, mais l'humain est souvent incapable de lire ces signaux et le chien n'a plus comme seule possibilité d'utiliser la morsure.

4. Entre babymorphisme et lupomorphisme

Le modèle lupomorphe (Serpell and Jagoe 1995) dit que la domestication n'a changé que les caractéristiques superficielles du comportement du loup. (Miklosi p.16) Les intéractions entre humains et chiens doivent être régies par les règles de la société des loups. Il implique l'établissement d'une hiérarchie forte et rigide par l'humain qui doit user de comportements lupins.
Le modèle babymorphe dit que le chien vit dans le modèle social d'un enfant de un à deux ans et que la relation chien-humain doit être vue à la lumière de celle entre parents et enfant. Les maitres peuvent dire que leur chien fonctionne comme un enfant, et le traiter comme tel.
Le monde du chien est bien plus complexe que cela. Il est indépendant de ces modèles créés par l'humain. Appliquer ces schémas de manière stricte conduit inévitablement à l'échec. Pire encore : mixer ces deux modèles avec notre chien familier peut conduire à une détresse sourde et à des problèmes de comportement. Le chien est perdu.
Dans les familles le chien actuel est souvent mis rudement à l'épreuve. Il peut être substitut affectif d'un enfant qu'on n'a pas eu ou qui est parti, une éponge émotionnelle aux manques de son maître, un faire valoir, le souffre douleur d'un adolescent en crise..... Parfois le chien déroge à sa mission d'être toujours obéissant, toujours amical, toujours apte à tout accepter. S'il affirme sa nature animale, ou ne répond plus à l'image idéale que s'en font ses maîtres, alors le sentiment de trahison peut être si intense que la sanction n'en sera que plus violente.
A côté d'effusions de tendresse et d'une attente souvent irraisonnée, d'un étouffement affectif, le sentiment persiste que ce chien-éponge est un loup en puissance. Appliquer des méthodes tendant à nier le prédateur qui sommeille en lui conduit à des antithèses et des aberrations au niveau de la relation. Le chien qui vit dans notre culture occidentale est tiraillé entre ces deux antagonismes et ne peut trouver sa vraie place : celle de chien.
Ses besoins essentiels ne sont pas toujours assouvis : dépense physique, rencontres avec ses congénères, travail pour certaines races... à cause de vies prises par le travail, la famille, le monde urbain. La vraie connaissance éthologique du chien est balayée par des myriades d'informations fausses véhiculées par internet, les vétos, les clubs canins qui rajoutent au malaise.

5. Les idées reçues.

Un nouveau propriétaire de chien veut en général le meilleur pour son animal. Il se tourne vers internet, par exemple, pour trouver des informations. Les conseils abondent, que ce soit de la part des sites de vente en ligne, des sites vétérinaires, animaliers en général ou même des sites de protection animale...

Le chien est présenté comme un animal qu'il faut dominer. On conseille vivement aux maîtres d'instaurer une hiérarchie dans la meute/famille et d'en devenir le chef. On affirme que le chien qui a été intégré dans le foyer aura toutes les probabilités de ne pas obéir ou pire de devenir dangereux s'il devient l'alpha. Celui ci n'aura de cesse de devenir le chef de meute à votre place pour contrôler toute la maisonnée.

Petit florilège de ces informations glanées sur internet :

Sur l'observation d'un chiot de 5 semaines : *« Dominant ou dominé : regardez votre chiot agir au milieu de la portée, puis mêlez-vous au jeu (avec une balle ou autre jouet). Un futur dominant sera celui qui tente d'être le premier, qui empêche les autres de participer, voire qui montre déjà de l'agressivité. Un tel chien aura besoin d'un maître autoritaire qui saura prendre en main son dressage. Un « dominé » sera le dernier de la bande, n'osant pas se mêler aux autres. Il jouera plus volontiers si on l'isole du reste de la portée. Ce sera un chien beaucoup plus calme et docile, idéal avec des enfants. »* (Wanimo)

Le caractère du chien est donc défini et immuable à partir de 5 semaines. On conseille aux futurs propriétaires de prendre le chien timide, sinon peureux, avec les conséquences que cela implique. On parle ici de tempérament pas de statut social.

« Dans une meute de chien, les relations se basent sur des rapports de dominance. Si l'on fait le comparatif dans une famille, le couple dominant sera représenté par le père et la mère, viendront ensuite les enfants. Ceux qui ont moins de 16 ans environ ne rentrent pas dans le cadre hiérarchique. Le chien doit alors occuper la position la plus basse. » (Wanimo)

Les relations entre chiens se résument à des interaction agonistiques. Humains (Sauf les enfants)et chiens forment une hiérarchie interspécifique.

«Chez les chiens, la hiérarchie dans un groupe s'établit autour de :

L'accès à la nourriture : le dominant mange en premier, les autres (dominés) le regardent manger, il mange lentement et en laisse un peu pour le reste de la meute.

Le lieu de repos est central ou en hauteur et permet de gérer les allées et venues des congénères.

L'accès au contact : ce sont les dominants qui gèrent les temps de contact avec les dominés. Ils initient les contacts et les stoppent quand bon leur semble en grognant puis en mordant (si le dominé ne s'écarte pas).

L'accès à la sexualité : Seul le dominant a le droit de s'accoupler en public, les dominés doivent le faire à la sauvette et en cachette du dominant. »

Ces descriptions se rapportent clairement aux loups (et encore, certaines observations semblent fantaisistes) et non aux chiens. La sexualité est clairement anthropomorphique, on ne parle pas de sexualité chez les chiens mais de reproduction. Pour le reste laissons à chacun en tirer ses conclusions.

« Le chien qui pose la patte sur son maître montre sa domination : sanctionnez gentiment mais systématiquement pour cela votre chien.

Le fait d'accompagner toujours son maître (travail, promenade...) est une prérogative de dominant »

Un chien en demande de contact qui aime accompagner un maître si celui ci lui propose des activités agréables est un chien dominant.

« Attention : regarder un chien dans les yeux est un acte de menace. » :

Ici la communication par le regard est interdite avec son chien sous peine

d'agression. C'est encore une fois clairement issu du comportement du loup qui ne regarde pas les humains dans les yeux.

« Enfin, pour la dominance, on ne rééduque pas un chien lorsque la propriétaire est enceinte. La grossesse humaine sur la dominance de l'animal joue un rôle capital car il y a une confusion des places. » (Dominanim)

Que signifie cette phrase ?

Cette liste n'est pas exhaustive. S'y rajoutent les clubs canins où les moniteurs sont formés par la Société Centrale Canine selon les lois de la dominance, les clubs de race, des professionnels du chien, le vétérinaire, l'éleveur, etc...

Comment résister à ce rouleau compresseur ? Cette approche du chien est entrée dans l'inconscient collectif car elle prévaut depuis une trentaine d'années. Comment un autre discours peut-il y résister ?

Le raccourci le plus confortable est donc de comparer le chien au loup, et appliquer le modèle lupomorphe pour l'éducation au quotidien et la place que l'on veut lui accorder dans la famille : le plus bas dans une hiérarchie.

Le chien « dominant »

Si l'on se réfère au dictionnaire le nom 'dominant' n'existe pas. Dominant est un adjectif, pas un nom commun. Ce néologisme appliqué au chien démontre combien cette expression est ancrée dans les mœurs et combien définitif est ce statut attribué à beaucoup de chiens.

Le terme dominant est très souvent utilisé comme un trait de personnalité. Le chien est noir, à poils longs et éventuellement dominant. On pratique des tests sur des chiots à 7 semaines pour déterminer s'ils sont dominants ou pas. (Tests de Campbell) En général on parle de chien dominant lorsqu'il y a conflit et agression. La tendance est d'expliquer l'agressivité par un problème de dominance. Rappelons que celle ci est une relation entre deux individus, et non la description d'un tempérament. S'il existait un chien dominant « absolu » celui ci devrait avoir accès à TOUTES les ressources à chaque fois qu'il le désire, et ce durant toute sa vie. Cela est impossible.

Patrick Pageat dans « L'homme et le chien » décrit longuement les velléités du chien dominant :

« Chez le chien, espace et hiérarchie sont étroitement liés, c'est à dire que, si le chien arrive à conquérir une place en vue, il voit sa place monter dans la hiérarchie » (p.209) Plus loin : « en revanche , les chiens qui dorment dans le couloir sont considérés à tort comme des dominés, alors que ce sont souvent des dominants qui sont justement parvenus à investir les lieux qui contrôlent le passage » (p.210)
Selon lui que le chien se tienne en hauteur, sur le sol ou dans un couloir, celui ci affirme sa dominance. Cela montre que le terme peut être utilisé pour presque tous les comportements du chien. Voici une liste d'éléments glanés sur différents supports :

Le chien dominant se couche où il veut
Il se place très souvent en hauteur
Il mange avant et ensuite laisse les restes aux autres
Il se croit prioritaire pour manger
Un chien dominant passe toujours le premier dans un passage étroit
Il se couche dans les passages
Un chien dominant ne va jamais vers un inférieur si ce n'est pour le corriger
Il ne supporte pas que les autres chahutent et jouent
Il va où il veut
Il tire sur la laisse en promenade
Il se couche sur le canapé ou sur le lit
Il surveille tout ce que son maître fait
Il protège les membres de la famille
Il est agressif
Il est sûr de lui
Il garde son jouet
Il attaque lorsqu'on s'approche de sa gamelle
Il fixe son propriétaire dans les yeux
Il désobéit
Il aboit
Il est possessif
Il mange lentement
Il urine à l'intérieur
Il marque par dessus les autres chiens
Il est un exhibitionniste sexuel
Il ne supporte pas que d'autres se reproduisent dans le groupe (y compris les humains)
(….)

Tout ce qui décrit le comportement d'un chien peut être qualifié de dominance, plus encore si ce chien est sûr de lui, aimant le confort, ou malheureusement présentant des problèmes de comportement. Le désir d'être dominant actionne le comportement, spécialement dans l'agression (Bradshaw, 2009)

Une croyance.

Notre modèle du monde est largement influencé par nos croyances. Bien que souvent nous n'en avons pas fait l'expérience nous-même, ces croyances sont véhiculées par nos parents, notre entourage, notre environnement. Mais aussi validées par nos expériences propres, qu'elles soient positives ou négatives. Lorsque nous les généralisons, elles deviennent croyances.

C'est ce que nous croyons savoir, et aussi ce que nous ne savons pas, qui font notre vision de la réalité.
Chaque monde est différent selon la personne qui l'appréhende.

Ainsi les croyances ont une grande influence sur nos comportements, nos

jugements, elles donnent du sens à ce que nous faisons, ce que nous sommes, à ce que nous aimons, à ce que nous savons… Elles assurent une cohésion, une stabilité dans notre vie, ainsi. Elles sont sécurisantes dans notre modèle du monde. Elles correspondent à Notre vérité. Si nous croyons en quelque chose, cela existe, si nous n'y croyons pas, cela n'existe plus!

Véhiculé par tant de médias, de professionnels canins, par des amis, la famille, 'parce qu'on l'a toujours fait'..... l'idée de devoir être l'alpha sur son chien pour vivre en bonne harmonie est devenu une croyance. Si tant de gens pensent avoir un chien dominant à la maison, alors il existe vraiment ! Et l'idée est sécurisante car elle correspond au modèle du monde de l'humain qui vit dans un systême hiérarchique. Elle place encore une fois l'homme au sommet de la pyramide, et il lui suffit d'appliquer des notions de hiérarchie humaine au chien pour résoudre les problèmes éventuels.

6. Réviser les croyances

Le principe de Morgan (Auguste de Morgan 1852-1936) énonce qu'« une activité comportementale ne doit en aucun cas être interprétée comme la conséquence d'une faculté mentale élaborée, si la même activité comportementale peut être conçue comme le fruit d'une activité mentale moins élevée. »

Ce principe de parcimonie est utile pour interpréter des comportements en éthologie. Il est plus judicieux de s'arrêter à une explication simple plutôt qu'en chercher des compliquées. Celles ci le plus souvent sont fausses.

« Mon chien monte sur le canapé. » La raison? : « il est dominant » Ce chien aime sans doute le moelleux du canapé. Il s'y trouve bien car celui ci est imprégné par l'odeur de ses maîtres.
Les deux interprétations sont si différentes. La première induit que le chien est déjà en lutte pour le pouvoir, la seconde qu'il est très attaché à ses humains. Une déclaration de guerre pour la première, une déclaration d'amour pour la seconde.

Un chien qui regarde en permanence ses humains dans la maison, a-t-il une volonté de les contrôler comme il est dit souvent ? Ou est-ce simplement une manière agréable de s'occuper en regardant des êtres 'intéressants' ? Si le chien dominant devait contrôler tous les membres de la famille, imaginons un peu s'il y a deux adultes, quatre enfants, le chat, le cochon d'inde etc... est ce techniquement possible ?

Un chien qui fixe son maître veut-il le dominer ? Ou l'interroge-t-il ? Qui a regardé qui en premier ?

Un chien qui passe en premier dans les passages, qui bouscule les autres : souvent au moment du départ en promenade ou pour sortir. A-t-on vu un chien

confortablement installé sur sa couche se lever brusquement et courir à toute vitesse pour passer devant son maître qui s'apprete à aller aux toilettes ? Le chien est heureux, impatient de sortir car la balade est source de plaisir et de découverte.

Le chien dominant ne supporte pas que les autres chahutent et jouent. Certains chiens effectivement tolèrent très mal l'agitation. Ceux ci interviennent pour apaiser la situation.

Le chien dominant garde son jouet. Certains chiens sont possessifs. Dans une portée, lors du sevrage, donnez plusieurs grandes gamelles à se partager aux chiots, ceux ci pourront manger à leur aise. Donnez une seule gamelle, les chiots vont apprendre à entrer en compétition pour pouvoir se nourrir. C'est encore une histoire d'apprentissage.

Le chien marque par dessus les autres chiens. Le marquage urinaire a un fonction de communication. Rien de plus. Les chiens partagent des informations.

Le chien désobéit. Il y a de multiples raisons qui n'ont rien à voir avec une quelconque dominance. Le chien a mal appris, mal compris, le maitre a renforcé malgré lui des comportements « inappropriés », ou mal renforcé les comportements voulus. La relation n'est pas bonne, le chien a peu confiance en son maître. "pour un chien il est plus important d'éviter les conflits plutôt que d'obéir" (Turid Ruugas)

Le chien tire sur sa laisse. On ne lui a pas appris à ne pas le faire. Comment se fait-il qu'en allant au parc celui ci dans son enthousiasme tend sa laisse, et en revenant, fatigué, marche tranquillement à côté de son maître ? Peut il être dominant à l'aller et soumis au retour ? (Eaton p.50)

Le chien est agressif : nous y reviendrons.

La famille/meute

Si l'homme et le chien forment une 'famille/meute' (Dehasse Mon chien est-il dominant ? p.93) Une hiérarchie implique la gestion du territoire. De ce fait, les chiens ne sont pas censés s'évaporer dans la nature si nous ouvrons le portail. Beaucoup de mushers sont attachés à cette notion de chef de meute sur leurs chiens de travail, mais les laissent attachés, de peur qu'ils ne s'enfuient. Ce n'est pas logique.
Chaque chien ou humain étranger passant le pas de la porte serait chassé, agressé, ou mis à mort. Ce qui n'est pas la cas dans la réalité.

Si la famille/meute existe, alors les dominants seuls se reproduisent. Or c'est le maître qui gère les saillies même avec un chien ou une chienne censés être « dominants». Si un chien mâle est dit « avoir pris le pouvoir » alors il empêcherait ses maîtres d'avoir une vie sexuelle et de faire des enfants.

Si la famille/meute existe alors ses membres élaborent des stratégies de chasse pour se nourrir. La coopération existe, certes, chez les chasseurs du dimanche, mais basée sur une sélection artificielle et un aprentissage. Au quotidien l'humain nourrit le chien, rien de plus.

7. Les dérives des méthodes liées à la dominance

Lorsque les problèmes de comportement sont diagnostiqués comme liés à la dominance, les « traitements » sont plutôt stéréotypés. On les appelle « programmes de réduction hiérarchique ».

Les conseils sont la plupart du temps les suivants :

Manger avant le chien
Passer la porte avant lui
Ne pas le laisser monter sur le canapé, ni sur le lit
Ne pas répondre à ses demandes d'attention mais les initier.
…

Ces recommandations, directement liées au fonctionnement d'une meute de loups, semblent absurdes lorsqu'on les envisage avec un autre regard. Mais appliquées avec douceur et cohérence elles peuvent avoir un impact positif sur le comportement du chien. Le chien apprend qu'il doit attendre pour que la porte s'ouvre, il sait que s'il se jette dessus il n'obtiendra rien. Ces conseils apportent un cadre au chien, et permettent aux maîtres de poser des limites et de contrôler les interactions avec leur animal. La constance également de l'attitude apporte une sécurité au chien qui vit mal l'imprévisibilité.
Cependant des études ont montré qu'aucune corrélation n'existait entre l'agressivité et le fait de nourrir son chien après ou de jouer à des jeux de « compétition ». (Podbersce 1997)

D'autres conseils sont légion : le dominant est censé contrôler l'espace et se couche où il veut. Le panier du chiot doit donc être placé dans un endroit caché. « votre chien doit dormir à l'écart, à un endroit d'où il ne pourra pas voir tout ce qui se passe dans la maison. » (30 Millions d'amis) On isole le chien, ce qui peut engendrer ennui,frustration, et manque de liens avec ses maîtres. Et logiquement, le maître devrait donc régulièrement se coucher à tout endroit de la maison pour montrer qu'il est le chef.

Le propriétaire doit « bien comprendre et reproduire le langage chien » (centravet) Par exemple : « Celui ci doit aussi donner des ordres en regardant son chien sur la croupe et en se penchant en avant. » sans doute pour montrer qu'il est plus puissant que son animal.
L'homme devant se comporter comme un chien-chef de meute peut tenter de devenir un chien pour se faire comprendre. Est ce que le chien peut admettre

que l'humain qui est en face de lui est un chien ?

César Millan 'the dog whisperer' est devenu une star de la télévision américaine. Il a acquis une légitimité médiatique. Il explique sa méthode de résolution des problèmes chez les chiens sous l'angle strict de la hiérarchie et de la dominance. Il fait partie de ceux qui poussent le chien « à la faute » pour ensuite sanctionner le comportement afin d'éviter qu'il ne se reproduise. Les éducateurs en positif travaillent sur l'émotionnel du chien en évitant que celui ci soit mis en position de difficulté. Sur un chien possessif qui garde sa gamelle César Millan fait en sorte qu'il y ait agression pour ensuite lui frapper le cou avec ce qu'il appelle « la griffe ». Celle ci est censée reproduire l'impact de la gueule et des dents d'une mère ou d'un chien dominant. Or l'humain peut-il reproduire exactement ce comportement très précis ? Il n'a ni la morphologie ni les capacités hormonales pour le faire. (Prescott Breeden 2013) Et ce genre de sanction peut avoir des conséquences néfastes sur le chien, le maître qui risque de se faire mordre et sur leur relation.

Sur un site de vétérinaires comportementalistes, si un chiot aboie trop (comment définir le « trop »?) son maître doit le serrer en arrière de la truffe jusqu'à ce qu'il « gémisse » de douleur, parce que « lorsque la mère procède à cette manœuvre, elle saisit le museau entre ses dents ». (Zoopsy) Encore une fois une main humaine peut elle avoir les capacités de reproduire à l'identique une mâchoire canine ainsi que les codes très subtils de la communication mère-chiot ? Est il utile de faire mal à son chiot qui vient de quitter sa fratrie, sa mère, son environnement habituel et qui devrait plutôt trouver une famille rassurante ? Aurait on idée de conseiller de punir durement et de faire mal à un bébé qui pleure ?

Ce concept de dominance est déformé, détourné. Il est devenu une justification pour appliquer des méthodes coercitives et inadaptées au chien. Il est devenu le moyen de se faire entendre par la force sans écouter le chien ni essayer de le comprendre. Ce schéma réducteur et simpliste est appliqué très souvent durement. Il est la porte ouverte à toutes les violences. Le maître ne s'en pose même pas la question tant ces croyances sont ancrées et parce qu'il l'a vu à la télévision. Vouloir instaurer une relation de gagnant-perdant et tout le monde est perdant.

D'autres préconisent de suspendre en l'air – pendre - le chien par son collier étrangleur, ou de le saisir et le coincer par la nuque, de le secouer par la peau du cou (car la mère le fait avec ses chiots, ce qui n'a jamais pu être observé ni prouvé!). Et les cris, des coups. Mais l'un des pire conseils est l'alpha roll.

L'alpha roll

Sur ce même site de comportementalistes vétérinaires, l'apprentissage des auto-contrôles chez le chiot passe par le blocage, puis basculement forcé du chiot sur le dos et immobilisation 'jusqu'à ce qu'il se détende'. La prescription est de 20 fois par jour par chaque membre de la famille. (Zoopsy) Imaginons

une famille de 4 enfants, cela fait 120 fois par jour... Toutes expériences nouvelles doivent être positives pour que le chiot se développe harmonieusement. Hors ici on préconise de le menacer de mort des dizaines de fois chaque jour.
Cette action sur le chien est communément appelée aux USA 'alpha roll'. Alpha car l'homme doit être le loup alpha sur son chien, et roll comme « rouler ». Encore une fois on se sert du loup pour expliquer le comportement de nos chiens familiers. Le loup dominant oblige de force le subordonné à se mettre sur le dos (ce qui est faux, le rituel est dans la grande majorité des cas plutôt l'inverse) Le maître 'alpha' doit faire la même chose pour montrer qu'il est le chef.

Cette action peut être perçue par le chien comme une attaque terrifiante et incompréhensible. Certains chiens cèdent et le maître pense que la méthode est efficace. D'autres, d'un tempérament plus affirmés, se sentent mis à mort, et vont lutter pour leur survie. Il y a de grandes chances que la morsure soit le seul comportement disponible dans le répertoire de l'animal pour échapper à son tortionnaire. On affirme ensuite que ce chien se bat pour son statut de dominant alors qu'il ne fait qu'agresser par peur. La peur engendre l'agressivité. La peur détruit la relation de confiance. Le chien, stressé par un maître lunatique et dont il ne comprend pas les actions, va commencer à exprimer des comportements 'inadaptés'
« Il y a quatre raisons pour ne pas utiliser l'alpha roll : les chiens ne sont pas les répliques des loups, les loups n'utilisent pas l'alpha roll pour discipliner d'autres loups, cette action induit la défense et parfois l'agression, et apprend au chien à se méfier de vous » (Pat Mac Donnell p.138)
Plus le chien va se sentir menacé au quotidien par son maître plus il va exprimer de l'agressivité ou de la distance. Le maître se sentant menacé à son tour peut multiplier les punitions. Les seuils de réactivité du chien diminuant à mesure que celui ci utilise ce répertoire, la situation peut vite atteindre un point de non retour. L'alpha roll peut amener des chiens à l'euthanasie. Et cette méthode est conseillée par de nombreux professionnels.

Lorsque les maîtres ont des soucis avec leur chien, la confrontation est le premier moyen utilisé, comme les coups de laisse, l'usage du collier électrique, des coups de genous, des colliers anti-aboiements, etc. . Une étude sur 140 propriétaires de chiens aux USA a démontré que la plupart des agressions étaient des réponses à des méthodes intrusives et aversives de la part des maîtres. Lors de confrontations directes, 43% des chiens frappés avaient des réactions agressives, 31% lors d'alpha roll, 29% en effectuant un « dominance down » (plaquer le chien au sol par le cou). (Herron 2009) Les maîtres voulant rétablir leur « statut d'alpha » n'engendrent que peur et anxiété chez leur animal de compagnie.

Si les interactions de dominance sont faites pour éviter les conflits, alors l'humain n'a pas à utiliser ce concept pour user de la force avec les chiens. La réalité est tout autre. Quel paradoxe !

8. Le chien retrouvé

Depuis que César Millan officie à la télévision, le nombre de morsures aux USA a spectaculairement augmenté. Il est bien stipulé pendant les émissions du « dog whisperer » que les spectateurs ne doivent pas reproduire ses actions à la maison. Or un véritable professionnel doit pouvoir guider les maîtres dans le quotidien alors que celui ci n'est plus présent. Quel gain alors ? Si l'on utilise la punition positive elle ne sera efficace qu'en présence de celui qui la donne. Le chien comprend très bien que le même comportement effectué seul n'engendrera pas de sanction.
Alors qu'il guide bon nombre d'actions et de réactions, l'état émotionnel du chien n'est absolument pas pris en compte. C'est la plupart du temps la peur qui engendre l'agression. Beaucoup n'envisagent même pas qu'un chien puisse mordre parce qu'il a peur. Le modèle lupomorphe ne l'autorise pas.

L'agression

L'agression n'est pas liée à la dominance. Elle est le résultat d'une somme de choses mais ne peut être expliquée par un simple problème de hiérarchie.
Pourquoi ne considérons nous pas le chat agressif comme un animal cherchant à obtenir le statut de chef de meute? Pourquoi un chat qui agresse (qui ne s'est jamais fait griffer ou mordre par un chat?) n'est pas traité de dominant et n'en subit quasiment jamais les conséquences? Un chien qui grogne et celui ci risque l'euthanasie... sans doute parce que l'humain a la sensation d'avoir encore un loup à la maison. Et certains gabarits de chiens peuvent engendrer des blessures, si ce n'est la mort, en cas de morsure. Drôle de relation tout de même : accueillir un prédateur potentiellement dangereux « un loup civilisé » dans nos maisons et le traiter comme un membre de la famille, parfois avec une vision totalement antropomorphique.

Cette méconnaissance notoire du meilleur ami de l'homme est flagrante. Mettre des étiquettes est alors le moyen le plus facile et le plus sûr pour expliquer son fonctionnement. Le chien grogne alors il est dominant. Le chien mord et c'est la même chose. Il y a alors de grandes chances de faire fausse route en matière de résolution de conflits, d'autant plus que les méthodes employées, très souvent basées sur la force, vont accentuer l'état émotionnel négatif du chien.
Il serait plus utile de considérer en premier lieu le comportement lui-même. Ce qui le déclenche, le passé du chien, son histoire, les apprentissages et les assiociations qu'il a pu faire. Le relationnel avec le maître et la famille, son état émotionnel... et une foule de chose qu'il est plus compliqué à découvrir et analyser que le simple fait que le chien soit « dominant ».

L'agression peut être liée à une pathologie. Le chien a mal et devient irritable, ou peut réagir par la douleur. Il peut subir aussi des dérèglements endocriniens qui influent sur son humeur. Il est très important de consulter un vétérinaire en cas de changement de comportement dans ce sens. 111 morsures sur enfants

ont été analysée par le docteur Ilana Reisner en trois ans et dans 50% des cas celles ci étaient liées à une pathologie, actuelle ou passée. (Ilana R Reisner 2007) (souvent orthopédique ou dermatologique)

L'agression est souvent le résultat de méthodes inadaptées et incomprises par le chien : les punitions corporelles. On peut renforcer des comportements indésirables en positif (friandises, attitude du maître..) et être contre-productif. Mais la punition (celle qui fait mal et qui effraie, car parfois ce que l'on croit être une punition est un renforcement pour certains chiens) est source de peur, de douleur. Si un chien mord pendant qu'il se fait battre et que les coups s'arrêtent, la morsure est la réponse adaptée. C'est un renforcement négatif (enlever quelque chose de désagréable pour renforcer un comportement) : il recommencera, et pourra même anticiper. Si le maître se met en tête qu'il doit soumettre par la force son chien dominant, le cercle vicieux est enclenché.

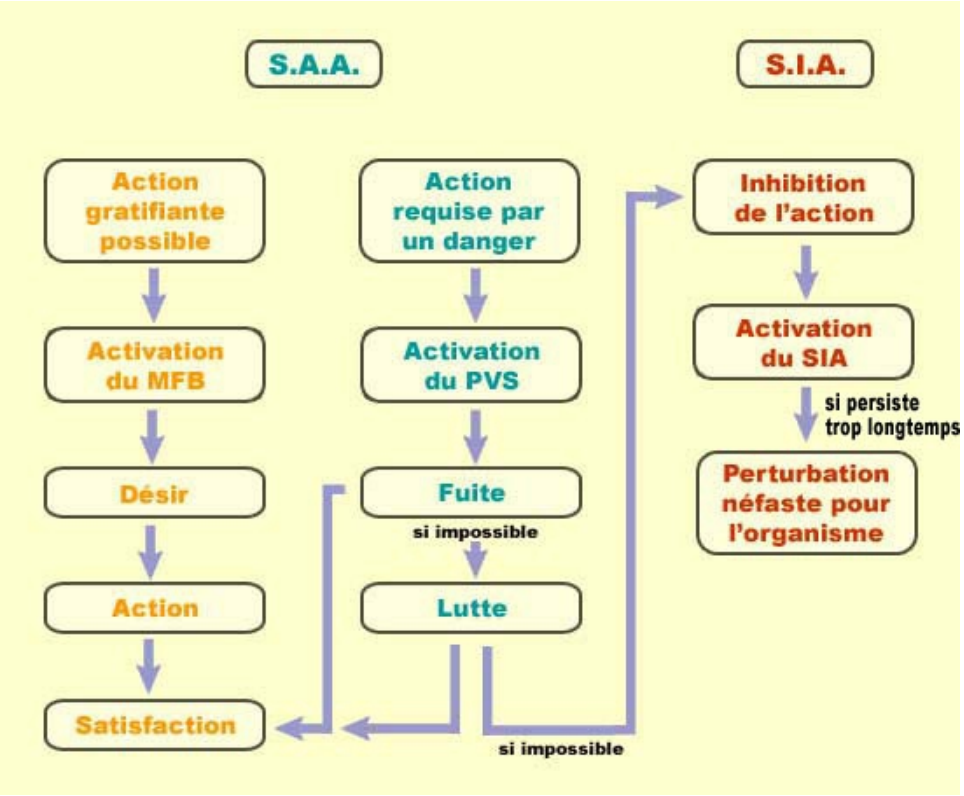
Un chien réactif qui monte en excitation enclenche une sécrétion d'endorphines dans son cerveau. Il se fait du bien. La motivation à agresser devient intrinsèque. Et le comportement se répète. Ce sont des réactions chimiques qui n'ont rien à voir avec la dominance.

L'agression liée à la peur, en défense contre les maîtres, est plus dangereuse si ceux ci ont sanctionné les différents seuils de réaction et ne respectent pas ses zones de confort. Le chien a averti par des signaux mais n'a pas été compris. Un chien sanctionné parce qu'il grogne n'exprimera plus le grognement et mordra directement.

Chaque animal présente dans son cerveau deux voies d'activation des comportements : le circuit de la récompense (MFB) et le circuit de la punition (PVS).

A ces deux circuits se rajoute le Système inhibiteur de l'action. La fuite ou la lutte devenant impossible, ce système se met en place chez l'individu pour assurer sa survie. Il peut avoir des conséquences terribles chez l'humain comme dépressions, maladies ... Pour un chien on observera un animal résigné, qui « obéit » pour éviter des représailles. Ce chien en stress chronique, anxieux, peut également, à terme, développer des pathologies. Toutes ces mauvaises expériences s'inscrivent dans son systême limbique et influent sur son état général, et par l'épigénétique, sur son éventuelle descendance.

Lors d'un alpha roll le chien ne peut fuir. Alors il lutte (selon son tempérament). S'il obtient satisfaction, il réutilisera l'agression pour arriver à s'en échapper. Un chien généralise très facilement. Le propriétaire lui a appris à agresser pour obtenir ce qu'il veut, (renforcement positif) et à diriger l'agression contre son maître. Nous voyons les conséquences qu'une telle pratique peut avoir.



Source « le cerveau à tous les niveaux »

Expliquer un comportement « agressif » d'un chien par la dominance, et tenter de le soumettre pour résoudre le problème, est dangereux pour le maître et pour le chien. Il peut y avoir escalade dans la violence, comme il peut y avoir résignation. Cette dernière nie complètement la nature et la personnalité de son animal de compagnie. C'est une affaire de choix.

Le tempérament

L'homme a les ressources, le chien doit juste apprendre à être poli pour les obtenir. Si celui-ci apprend qu'il doit y avoir compétition pour obtenir ce qu'il veut alors il y a de grandes chances qu'il entre dans ce modèle là. Le chien est un opportuniste, « si vous ne lui fournissez pas ce dont il a besoin, le chien essaiera de satisfaire ses besoins par lui-même » (Dunbar) Certains chiens ont de forts tempéraments, d'autres en ont moins. Certains chiens aiment contrôler leur environnement, d'autres sont très possessifs. Ceux ci ont tendance à entrer plus facilement en compétition pour obtenir quelque chose. « si le mode de relation est conflictuel le chien grandit avec l'idée que pour obtenir ce qu'il désire il doit se battre ou insister » (Collignon p.100).

Au lieu d'appliquer un modèle rigide à tous les chiens, il est plus judicieux de considérer chaque individu dans sa singularité et d'adapter ses demandes. Le tempérament est le fondement biologique de la personnalité. La personnalité d'un chien est composée de son tempérament et de son caractère, ce dernier ayant été façonné par ses expériences et aprentissages. En fonction de ce que l'humain offre en matière d'aprentissage, la relation sera conflictuelle ou harmonieuse. Certains chiens sont très malléables, d'autres sont timides,

d'autres assertifs et intrépides (Deputte p.348). La palette de possibilités est déjà plus grande que les seuls « dominant » ou « soumis ».

Les ressources

Les « programmes de rétrogradation hiérarchiques » sont souvent appliqués sur des chiens qui ont accès à tout sans restriction, ou habitués à recevoir de nombreuses gratifications dans leur vie quotidienne. Ces mêmes chiens n'ont soudain plus accès à rien. Tout ce qui est source de frustration peut engendrer des comportements d'agression. Il faut donc être prudent, et encore une fois face aux réactions de son chien ne pas rentrer dans le cercle vicieux de la violence pour soumettre le « dominant ».
Le chien est un opportuniste. Il va vers ce qui lui apporte le plaisir. Si une non-éducation lui a appris à obtenir tout ce qu'il veut, il apprendra aussi comment le garder. Les ressources sont des motivations importantes dans sa vie. Une garde de ressources n'a absolument rien à voir avec un statut hiérarchique.

Si le chien présente un problème (garde du canapé par exemple) il est plus judicieux de se pencher sur ce problème en particulier plutôt que mettre en place une somme de préceptes incompréhensibles pour le chien et qui risquent d'augmenter son malaise. (Eaton p.62)

Il est plutôt utile d'évaluer le tempérament du chien, la valeur des ressources et d'appliquer un programme personnalisé.

Un modèle alternatif à celui de la dominance a été élaboré pour expliquer les relations agonistiques entre les chiens. Il s'agit du RHP (Resource Holding Potential) (G.Parker) « Le RHP est une équation mathématique qui calcule la probabilité qu'un conflit s'engage entre deux individus, généralement de la même espèce, dans l'objectif de gagner ou de préserver une ressource » (Eaton p.29) Chacun des protagonistes évalue ses chances de succès ou d'échec, en rapport avec la valeur de la ressource et à ses expériences passées. Celles ci sont différentes pour chaque individu et motivent en partie l'apparition d'un conflit ou non.

L'aprentissage

Le contexte et les expériences fondatrices sont plus enclines à déterminer l'issue des disputes entre chiens familiers. (G.Parker) Les chiens apprennent par association, et leur vécu influe sur leur manière d'agir. Lorsqu'on introduit un chiot dans une famille possédant déjà un ou plusieurs chiens, celui ci apprend rapidement qu'il ne peut gagner une ressource ayant une forte valeur pour le chien plus âgé. Il sait que la compétition sera infructueuse. Il préfère donc multiplier les signaux « de paix » pour éviter les conflits. On pourrait interpréter cela comme une soumission dans une hiérarchie de dominance alors que ce n'est que de l'aprentissage. Ce modèle tient compte des capacités cognitives du chien et explique pourquoi les interactions sont fluctuentes selon les contextes et selon les individus.

Lorsque deux chiens adultes se rencontrent pour la première fois, les expériences passées de chacun d'eux vont déterminer l'attitude que chaque individu aura face à son 'adversaire'. Si l'un a eu de mauvaises expériences avec un chien similaire il aura tendance à agresser. Si deux chiens qui n'ont jamais eu d'expériences négatives avec leurs congénères se rencontrent, il n'y a pas conflit mais interactions amicales. (O Heare p.64)
Le même phénomène se produit entre le chien et son maître. Plus leurs interactions sont positives moins la probabilité d'agression existe. Echanger un os contre un bout de saucisse apprend au chien que laisser une ressource de valeur n'entraîne aucune perte ni émotion négative. Prendre de force ce même os dans une situation de compétition apprend au chien à se méfier de son maître, et à défendre sa ressource. Le problème apparaît lorsqu'on conseille de retirer la gamelle au chien pour prouver son statut de chef de meute.
L'anxiété apparaît et si ces conflits se répètent, l'accumulation d'expériences négatives peuvent mener à l'agression.

L'éducation.

Le chiot n'arrive pas dans sa famille avec le programme 'viens - assis - couché - va à ta place - donne - laisse' etc... Il est très souvent traité comme un petit roi, tellement mignon qu'on lui cède tout. Et il accède à tout. Par méconnaissance souvent les bases de l'éducation ne sont pas mises en place assez vite. Et il est déjà un peu tard lorsque les problèmes apparaissent.
Un jour, agacé, le maître veut le faire descendre du canapé, le chien grogne et peut mordre. On appelle cela souvent « agression de dominance ». Car ici le chien est censé avoir accédé au rang suprême qu'il défend contre les autres êtres du foyer. Ici nous avons apprentissage, tempérament et défense de ressources. Le cocktail qui fait de certains chiens des tyrans à la maison. Ceux ci ont appris que menacer était productif car souvent un maître énervé et menaçant, surpris lorsque le chien grogne, capitule la première fois. Si nous revenons aux définitions de dominance-subordination, effectivement cela pourrait être une agression de dominance car il y a compétition autour d'une ressource. Or lors de ces agressions, la plupart du temps, le chien présente des attitudes de peur. Cela infirme cette thèse. Il serait plus judicieux de parler d'agression de défense de ressources, d'autant plus que, encore une fois, parler de dominance engendre bien souvent des résolutions basées sur la force. (Yin)
A l'instar de Cesar Millan, la plupart des professionnels qui basent leur méthode sur la hiérarchie poussent le chien dans ses dernières limites pour le mener à l'agression. Puis, souvent avec des outils qui les privent d'air (muselières, colliers étrangleurs) et l'épuisent, le forcent à capituler. Ces personnes agissent sur la conséquence et non sur la cause. Au lieu de mettre le chien dans une situation de réussite dans l'apprentissage, ils le poussent à la faute sans tenir compte de l'état émotionnel à l'origine de l'agression. Le chien n'apprend rien, seulement à céder à cet instant précis. La relation avec son maître est fortement dégradée car celui ci va reproduire l'attitude du professionnel. Avec le risque de développer de l'anxiété et de l'incompréhension à l'origine de nouvelles agressions. De nouvelles méthodes

ont fait leur preuve en rééducation comportementale, avec un traitement initial de l'émotion avant de changer le comportement.

Le maître doit poser des limites et apprendre au chien les comportements qu'il souhaite. Tant qu'ils ne sont pas compris la punition ne sert à rien. Si être un chef de meute ne signifie pas grand chose, cela n'empêche pas qu'une autorité bienveillante soit la bienvenue. Ne confondons pas autorité et autoritarisme. Un chien doit se conformer aux règles de la maison. Celles ci sont subjectives et changent d'un environnement à un autre. C'est pourquoi l'apprentissage est essentiel. Cohérence et constance de la part des maitres feront un chien aux bonnes manières. Le chien a besoin de routine, un tel cadre lui est sécurisant. Lui apprendre à être poli pour obtenir quelque chose dès le plus jeune âge est capital. Un bon chien de famille aura compris qu'il doit attendre l'accord de son maître pour monter sur le canapé. Il s'exécute lorsqu'on lui demande d'en descendre. Il est plus facilement compréhensible d'apprendre au chien à 'faire' plutôt qu'à 'ne pas faire'.

Ce que l'on peut appeler obéissance n'a pas vraiment de sens pour le chien. Pour lui le plus signifiant est un signal = une réponse = une récompense (en phase d'apprentissage). Ensuite il répondra au signal par le comportement approprié.
La punition négative est aussi utile que le renforcement positif. Si le chien veut obtenir une ressource de manière trop brutale, l'idéal est de la retirer jusqu'à ce qu'il se calme. En conditionnement opérant, l'apprentissage se fait facilement et sans stress. Le chien est acteur et modifie lui même son environnement. Il n'y a pas de conflit avec l'humain. Le relationnel est bon car basé sur la récompense et la confiance.

Loin de toute idée de hiérarchie, vivre en bonne harmonie avec son animal dépend plutôt des lois de l'apprentissage et des bonnes associations faites par le chien. Celui ci doit être acteur pour jouer pleinement son rôle. Si l'on part du principe qu'un chien prenant des initiatives domine son maître, qu'en est il du chien guide d'aveugle qui dirige les déplacements communs ? Qu'en est il du chien de décombre ? Du chien de recherche de stupéfiant ?

Le chien est sélectionné depuis des millénaires pour servir l'homme dans une relation commensale. Et non pour l'affronter.

Conclusion

Pour exister une hiérarchie doit être comprise. Or entre deux espèces distinctes les codes de communications sont différents. Le chien n'est pas un animal hiérarchique mais hiérarchisé. Etre en dépendance alimentaire de l'humain crée nécessairement une relation de dominance. L'humain contrôle les ressources, de manière contractuelle le chien accepte de cohabiter et de se soumettre aux désirs de l'homme pour sa survie. Mais a-t-il assez 'd'intelligence ' pour en avoir conscience ? Si ce n'est pas le cas, la motivation qu'on lui prête de vouloir gagner un statut hiérarchique n'a pas de sens et conduit à toutes les dérives.

Alors que le loup agit pour le groupe, le chien est un opportuniste. Il va où plaisir et gratification émotionnelle le mènent. Ses motivations sont tout autres que la volonté d'obtenir un quelconque statut hiérarchique.

Ce concept de dominance existe, mais il est très mal compris et surtout mal utilisé. Il convient bien à une vision anthropocentriste de l'animal et rassure l'humain qui aime rester dans une position de leader sur son monde. Coller parresseusement des étiquettes lui évite de se poser les vraies questions et d'entrer vraiment en relation avec son animal. On n'a plus le temps. Il faut que le chien soit éduqué et parfait en deux heures. Il est plus facile de traiter un chien de 'dominant', et de préconiser quelques alpha rolls en soufflant 'sshhhhhh'. Il n'est pas besoin d'avoir lu des dizaines d'études scientifiques pour l'appliquer. Souvent le travail des scientifiques est récusé pour y opposer une expérience. Perdre une croyance et un monde s'écroule.

Au milieu de cela, le chien est perdu, balloté entre sentiments humains qu'on lui prête et une nature de loup sauvage qu'on lui suspecte.

Les grands entraineurs de chiens de notre époque : Susan Garrett, Silvia Trkman, Patricia Mc Donell, Karen Prior, Jean Donaldson, Sophia Yin... ont depuis longtemps laissé tomber ce concept de dominance. Certains ne le réfutent pas, mais préfèrent le laisser de côté pour éviter les dérives coercitives qu'il entraîne. En France, la croyance est très répandue. Les médias et professionnels 'alternatifs' sont encore confidentiels. Etre 'positif' ne veut pas dire permissif. Or les professionnels qui préfèrent utiliser le renforcement positif sont souvent décriés car ils ne rentrent pas dans ce modèle hiérarchique très souvent confondu avec l'autorité.

Tout l'enjeu des prochaines années est de faire connaître une nouvelle voie, dans le respect du chien, de ses capacités cognitives et ses facultés d'apprentissage. De faire comprendre que le chien n'est plus un loup depuis longtemps. Si le chien (ajoutons une bonne sélection génétique, un bon élevage, une bonne socialisation...) éprouve du plaisir à faire, si ses besoins sont comblés, alors il n'aura aucune raison de se battre. Pourquoi devrait on voir en son animal familier un ennemi en puissance et se donner le droit de le maltraiter au nom d'un concept qu'il ne peut comprendre ? Pouvons nous espérer pour l'avenir rétablir une relation de confiance, d'autorité bienveillante et de compréhension avec un animal si particulier dans l'histoire de l'humanité ?

Bibliographie

Livres

Dog, behaviour, evolution and cognition, Adam Miklosi, 2007
Dogs, Raymond and Laura Coppinger, 2001
In defence of dogs, John Bradshaw, 2011
L'homme et le chien Patrick Pageat, 1999
Mon chien est-il dominant? Joël Dehasse 2000
Comportement et éducation du chien (collectif) Educagri, 2009
Ecologie et Socialité du Chien, Bertrand L. Deputte.
Hiérarchie, Dominance et agressivité, Catherine Collignon
Dominance Théory and Dogs James O Heare 2008
Dominance mythe ou réalité Barry Eaton, 2010
The other end of the leash Patricia Mac Donnell 2002
Tout sur la psychologie du chien, Joël Dehasse, 2009
Des chiens et des humains Dominique Guillo, 2009

Thèses :

Entre Chien et loup : Etude biologique et comportementale, Laurent Neault, 2003, Toulouse.
Organisation sociale d'une meute de saint hubert, Caroline, Colette FERRY-WILCZEK, Maison Alfort, 2012
Les canidés; leurs proies et leurs techniques de prédation. FLEUROT, C. Med.vet.: Lyon :1992

Articles :

Alpha Status, Dominance, and Division of Labor in Wolf Packs
L. David Mech Canadian Journal of Zoology 77:1196-1203. 1999

Leadership in Wolf, *Canis lupus*, packs. Mech, L. David. 2000.
Canadian Field-Naturalist 114(2):259-263.

Dominance in domestic dogs—useful construct or bad habit? John W.S. Bradshaw Emily J. Blackwell, Rachel A. Casey Journal of Veterinary Behavior: Clinical Applications and Research Pages 135-144, May 2009

Links Between Play and Dominance and Attachment Dimensions of Dog–Human Relationships Nicola J. Rooney and John W. S. Bradshaw, *Anthrozoology Institute University of Southampton*

Comparative social ecology of feral dogs and wolves. Boitani, L. and Ciucci, P. (1995). Ethology Ecology & Evolution 7: 49-72.

The concept and definition of dominance in animal behaviour, Carlos Drews, Behaviour 125, 1993

Dominance : making sense of the non sense Roger Abrantes http://rogerabrantes.wordpress.com/2011/12/11/dominance-making-sense-of-the-nonsense/

Social and communication behaviour of companion dogs Bradshaw and Nott, (the domestic dog, its evolution, behavior and interactions with people)

On the effects of domestication on canine social development and behavior. FRANK, H.F.

Applied Animal Ethology, 1982, **8**, 507-25.

Genetics and social behavior of the dog. SCOTT, J.P., FULLER, J.L.
University of Chicago Press, 1965.

Survey of the use and outcome of confrontational and non-confrontational training methods in client-owned dogs showing undesired behaviors Meghan E. Herron, Frances S. Shofer, Ilana R. Reisner
Applied Animal Behaviour Science 117 (2009) 47–54

Social and communication behaviour of companion dogs. The domestic dog. Bradshaw, J. Serpell J., Cambridge Univ Press, 1995, 115-130.

Reading Faces: Differential Lateral Gaze Bias in Processing Canine and Human Facial Expressions in Dogs and 4-Year-Old Children Anaïs Racca, Kun Guo mail, Kerstin Meints, Daniel S. Mills 2012

Environmental influences on the expression of aggressive behaviour in English Cocker Spaniels
Anthony L. Podberscek James A. Serpellb
Applied Animal Behaviour Science Volume 52, Issues 3–4, April 1997, Pages 215–227

Behavioral assessment of child-directed canine aggression Ilana R Reisner, Frances S Shofer, and Michael L Nance
Inj Prev. 2007 October; 13(5): 348–351.

Dewclaws in wolves as evidence of admixed ancestry with dogs
Paolo Ciucci, Vittorio Lucchini, Luigi Boitani, Ettore Randi Revue canadienne de zoologie, 2003, 81(12): 2077-2081, 10.1139/z03-183

The genomic signature of dog domestication reveals adaptation to a starch-rich diet
Erik Axelsson, Abhirami Ratnakumar, Maja-Louise Arendt, Khurram Maqbool, Matthew T. Webster, Michele Perloski, Olof Liberg, Jon M. Arnemo, Åke Hedhammar & Kerstin Lindblad-Toh
Nature 495, 360–364 (21 March 2013)

Gácsi M, Gyori B, Miklósi A, Virányi Z, Kubinyi E, Topál J, & Csányi V (2005). Species-specific differences and similarities in the behavior of hand-raised dog and wolf pups in social situations with humans. *Developmental psychobiology, 47* (2), 111-22

Miklósi A, Kubinyi E, Topál J, Gácsi M, Virányi Z, & Csányi V (2003). A simple reason for a big difference: wolves do not look back at humans, but dogs do. *Current biology : CB, 13* (9), 763-6

Sites internet

Sophia Yin : http://drsophiayin.com/blog/entry/handling_dominance_aggression_in_dogs

Sur le cerveau : http://lecerveau.mcgill.ca/avance.php

Zoopsy : http://www.zoopsy.com

Prescott Breeden : http://prescottbreeden.com/dog-whispering-in-the-21st-century/

http://www.dogwelfarecampaign.org/why-not-dominance.php

Wolfpark : http://wolfpark.org/animals/hybrids/sloan-poster/poster06/